

Reynard

10^c



PUBLIÉ À
DRUMMONDVILLE
AOÛT 1939
2^e ANNÉE NO 6

SPECIAL

du mois d'août



Les tapis crochetés sont confectionnés durant l'hiver... mais, à cette époque, les commandes de toile estampées sont si nombreuses, qu'il est impossible de donner satisfaction à tout le monde, en temps.

PAYSANA offre en spécial,
d'ici le 15 septembre seulement

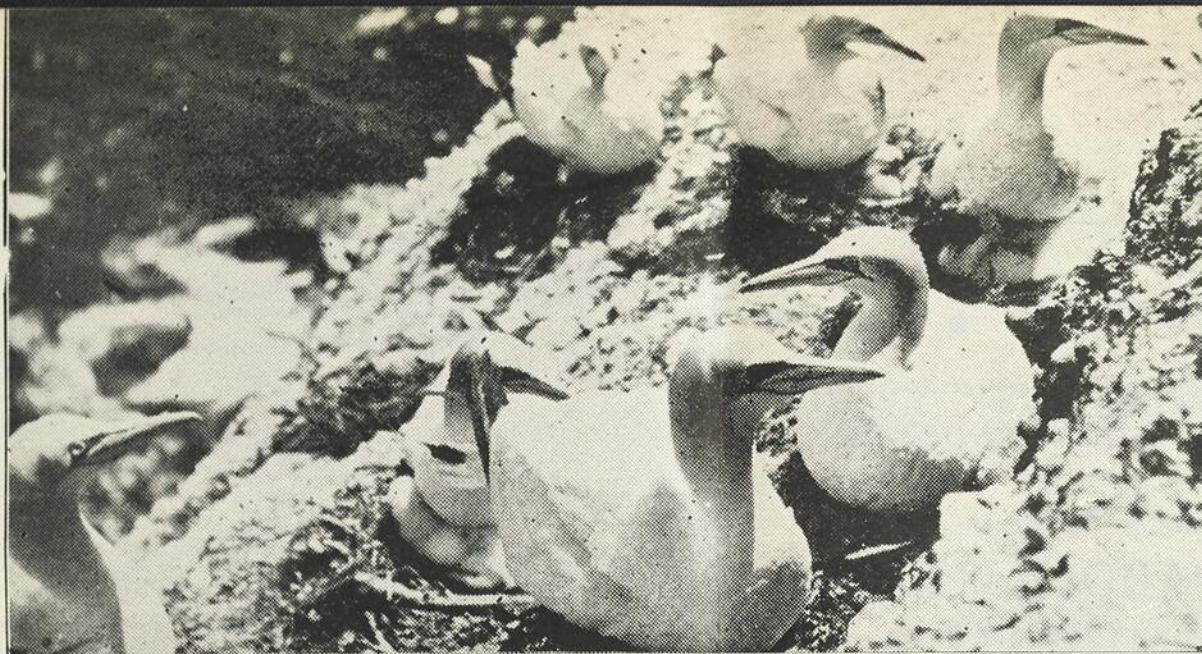


Toiles à tapis, avec indication des couleurs, jolis modèles de fleurs stylisées, grandeur environ 26 x 40, valant ordinairement 60 sous chacune.

Trois modèles différents pour **\$1.10**

— Tant qu'il y en aura —
(La quantité est limitée et cette marchandise obtenue en solde à prix spécial d'une manufacture qui discontinue ce service, ne pourra être renouvelée).

Un go
paties raid
Un go
paties.
C'est à
tourner les
garder tro
Le ver
celui-ci fr
Il cri
rier, il é
de la tié
Prise
morceau
nager le
Je qui



Cliché

« La Vie au
Grand Air »

Un goéland repose près de moi, sur ses drôles de petites pattes raides: bâtons et béquilles ?

Un goéland repose près de moi, sur ses drôles de petites pattes.

C'est à mourir de rire de le voir marcher de côté et se tourner tout d'une pièce comme un militaire; puis, de le regarder trotter comme une ronde petite vieille dame.

Le vent glisse dans les plumes de l'oiseau; on dirait que celui-ci frissonne.

Il crie, et son cri rauque fait mal au coeur. Pour mieux crier, il étire son cou; dans un friselis de duvet, il se démène, de la tête et du cou.

Prise de pitié, je vais lui chercher du pain; un piteux morceau de pain, qui est tombé par terre. (Car il faut ménager le pain !)

Je quitte le goéland, pas bien sûre de le retrouver au retour.

Je reviens, il est encore là, figé sur ses drôles de petites pattes, le corps immobile et les yeux ronds en éveil, guettant la vague prochaine et les « cochichas » qu'elle peut rapporter.

Il s'effarouche à mon arrivée, mais s'enhardit jusqu'à venir manger le pain. D'autres viennent aussi; le ciel est plein de grandes ailes blanches qui battent.

Hélas! je n'ai plus rien à offrir...

Je m'assois, et mon goéland reste là, ainsi posé. Des gens passent sur la grève; il s'éloigne, mais reprend aussitôt sa place.

Est-ce moi qu'il guette ou les moules? Attend-il encore du pain de moi? A-t-il assez de mémoire pour se rappeler le pain et la main qui le lui a donné?

Il me regarde; et moi, seule sur la plage, je me sens soudain accompagnée.

Et toi, petit goéland, suis-je quelque chose pour toi? Moins que les vagues et les moules et le ciel pour voler...

Pourquoi restes-tu avec moi? Qu'attends-tu? Moi, je n'attends que ton amitié. Me la donneras-tu?

Comment faire pour le savoir?

Que je voudrais être boulanger et te donner tant et tant de pain que je remplacerais pour toi tout le pain des autres et toutes les moules de la mer! Je serais pour toi tout ton univers... Mais pourrais-tu te passer du ciel pour voler?...

Seule, sur la grève, avec un goéland, j'ai l'impression d'être en amitié. Je suis heureuse...

L'oiseau s'envole!

Le reverrai-je? A quel signe le reconnaitrai-je entre ses frères? Mon pacte ne le marque en aucune façon, il ne le distingue même pas des autres!...

Il me semble que ce serait plus facile pour lui de me retrouver. Mais saura-t-il me voir, lui? A quoi me distinguera-t-il?

A mon manteau rouge! Pour tous les goélands, les humains doivent tous se ressembler comme des fourmis sur la terre et les grands oiseaux dans le ciel.

Cela ne fait rien. Je consens, j'accepte. J'aime à n'être rien qu'un grain de sable dans le sable, qu'une goutte dans la mer, qu'un oiseau pareil aux autres, pourvu que j'aie, comme le goéland, tout le ciel à moi pour voler!

Un goéland repose près de moi, sur ses drôles de petites pattes.

Tableau de grève

Anne HEBERT

Paysana . . .

Revue mensuelle fondée et dirigée par
Françoise GAUDET-SMET

éditée et imprimée par
LA PAROLE "Limitée"
DRUMMONDVILLE

SOMMAIRE—AOUT 1939—No 6—Vol. II

Tableau de grève, <i>Anne Hébert</i>	1
Au revoir! <i>Françoise Gaudet-Smet</i>	3
Notre-Dame-des-Trois-Epis, <i>Geneviève Brisset des Nos</i>	8
Tu seras journaliste (suite), <i>Germaine Guèvremont</i>	10
La maison de campagne, <i>Rina Lasnier</i>	12
Chez les paysans du Languedoc, <i>Gabrielle Roy</i> ..	14
Confitures, <i>Bella Cousineau</i>	16
Mode, <i>Laurette Cotnoir-Capponi</i>	18
Nos fillettes, nos trésors, <i>Dr Comtois-Chauveau</i> ..	21
L'art d'être femme, <i>Flore Chaput</i>	22



ABONNEMENT:

Pour le Canada, un dollar par an.

Aux Etats-Unis, un dollar cinquante.

10 sous l'exemplaire.

Avis aux abonnés de *Paysana*

Afin d'éviter un retard à recevoir
votre revue, veuillez donc adres-
ser votre renouvellement directe-
ment à case postale 25, Montréal.



Pour rencontrer ses lectrices et amies
Mme GAUDET-SMET sera

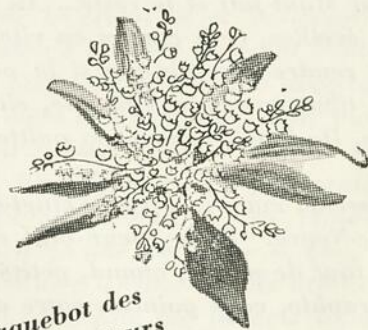
les 22 et 23 août
à l'exposition des Trois-Rivières

les 2, 3, 4, 5, 6 et 7 septembre
à l'exposition de Québec

au pavillon central des arts domestiques.
(Cercles de Fermières.)



au revoir!



Depuis une heure, les passerelles déversent sur le pont du paquebot des flots de voyageurs agités. Malles, valises et colis s'entassent et les porteurs en ont toujours quand même plein les bras. Autour des voyageurs qui prennent malgré eux des airs de gens prêts à partir, il y a les parents, il y a les amis: les uns qui rient, qui badinent, d'autres qui écrasent des larmes; à cette heure, les vôtres vous sont davantage chers...

Hou! hou! hou!
Et la sirène hurle tout ce qu'elle sait.

C'est son dernier avis. On glisse les passerelles, on détache les amarres; ce grincement des câbles vous frotte un peu sur les nerfs et vous coince le coeur! Puis, doucement, entre le quai qui vous abandonne et le bateau qui vous emmène, le fossé se creuse, s'agrandit. Finalement, on ne sait plus pour qui, là-bas, battent les mouchoirs, et à qui vont les derniers baisers des mains affectueuses.

Montréal s'efface. Au revoir, Montréal!
Les appels de la salle à manger — car il est déjà midi — vous arrachent à l'inévitable nostalgie du départ. Mais de retour sur le pont, vous vous appliquez à mettre un nom sur tous les clochers qui, à gauche et à droite, pointent en silhouette, comme sortant des villages pour mieux denteler l'horizon. Boucherville, Verchères, Berthier. Nicolet? tiens, ce doit être pas loin par là... Et bientôt après, voici Trois-Rivières, Notre-Dame-du-Cap, Des chaillons, Deschambault, Cap-Rouge. Tout le monde sait que le bateau saura bien se faufiler sous le pont de Québec: on n'a jamais le droit de douter du chemin... tout a été prévu; mais, malgré vous, la tête vous plie jusqu'à ce que vous commenciez à détailler Lévis.

Dominant le cap Diamant comme pour l'allonger, la silhouette du Château Frontenac, avec ses cent tourelles où votre amour a tant de petits coins pour se nicher, vous reste dans les yeux jusqu'après l'Anse-au-Foulon. Et le soir va tout endormir: Montmagny et L'Islet, Port-Joli et Kamouraska. Là-bas, de l'autre côté, le Manoir Richelieu vous dit bonsoir par ses

yeux clairs clignotant dans la nuit qui s'embrume. Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles... Marche, marche... Et pendant que vous allez fermer les yeux sur ce visage de notre pays, tantôt, "sur les minuit", vous devinerez un moment, au bruit plus doux des moteurs, aux battements plus modérés du coeur du bateau, que sa marche ralentit. Pointe-au-Père: dernier contact avec la terre ferme. Le pilote, qui prend soin de notre vie pour jusqu'à l'autre rive, monte à bord. Bonsoir, pilote, ici premier maître après Dieu!

Marche, marche, marche... Plus moyen de savoir où est Mont-Joli et le reste... Au matin, quand vous vous éveillez, vous courez en vitesse au hublot pour vous rendre compte que si la péninsule de Gaspé vous tient encore compagnie, elle y met de la distance. De l'oeil, vous ne la quitterez pas de la journée.

Marche, marche... Après vingt-quatre heures, c'est Terre-Neuve. Et le coeur otut ému, vous pensez que, tout de même, quand, petite fille, à la leçon de géographie, vous pointiez votre doigt là et là, en le promenant sur tout le bleu de l'Océan Atlantique, vous ne croyiez jamais qu'un jour cet Océan vous bercerait...

Vendredi, samedi, dimanche, lundi... Marche, marche... C'est comme dans un conte. Et l'autre vendredi, vous attendrez impatiemment la terre. A la fin, vous en avez assez de l'eau. Mais marche donc! Pour apercevoir le port, pour deviner à l'horizon quelque chose qui séparera enfin le bleu du ciel du bleu de l'eau, vous guetterez toute la nuit: nuit noire qui est en même temps nuit blanche...

Au matin cette joie, qui vous étreindra, d'être là, au Havre, enfin! alors que dans la brise quiète du jour qui se lève ondulent les trois couleurs qui parlent de France!

EN NORMANDIE

Et si, comme je l'ai fait, vous allez du Havre à Rouen, dans la lumière éblouissante d'un matin de mai, vous n'en finirez plus de vous pâmer devant ce décor si frais de vert neuf. La France est en avance; elle bat la marche. Nous avons laissé, tout le long de la côte de Gaspé, de la neige nichée au coeur des labours aux versants des collines, vous vous en souvenez? Ici, des pensées grandes comme le fond de la main vous émerveillent: il y a de quoi.

Arriver en France le 13 mai et être à Rouen pour le 14, jour de la fête nationale de Jeanne d'Arc, c'est vraiment une chance. Sur la place du marché, sa statue est abondamment fleurie et chacun s'arrête avec émotion devant la dalle de marbre rose qui marque l'endroit précis où elle a été brûlée. C'est le grand défilé des troupes, au son des fanfares, dans un déploiement de drapeaux, à travers la ville pa-

voisée, la ville en fête, fière de sa sainte, Jeanne de France.

Personne ne désire la guerre; mais pour défendre la France, chacun sera prêt: tout le prouve.

Jetons en vitesse un oeil à ce paysage de Normandie où loin de la route les maisons de ferme se cachent derrière de grands rideaux d'arbres comme pour mieux garder leurs secrets, tandis que celles des villages se tassent près, près du chemin. Des murs de pierre entourent les propriétés et se font pardonner leur froideur rigide en offrant leur dos aux caprices des lierres et des glycines. Cela n'empêche pas toutefois d'admirer la beauté des cultures. Vous vous écriez: "Qu'il y en a donc des maraîchers dans ce pays! que de beaux jardins!" Et vous apprenez non sans surprise que ce ne sont pas des jardins, mais des fermes! Pas un pouce de terrain n'est perdu; partout, même entre les rangs des pommiers, vous voyez pointer des pousses: blé ou sarrasin, orge ou haricots.

Soigneusement conservées et systématiquement entretenues, les forêts ressemblent à des parcs de fraîcheur.

Sur les côteaux, les pommiers et les cerisiers posent partout la neige moelleuse de leurs fleurs. Les aubépines roses rivalisent avec les marronniers, tandis que dans le vert tendre des arbres aux robes neuves, les hêtres pourprés opposent avec aplomb le rouge sombre de leurs feuilles. Et aux haies, les cytises brodent partout leurs grappes d'or.

Au coeur des hameaux et des bourgs, dans cet après-midi de dimanche, tout respire un calme reposant. Au pas des portes, au seuil des maisons, il y a partout des joueurs de cartes. Il m'a semblé, de loin, que parfois les femmes en remontraient aux hommes... mais c'était plutôt peut-être parce qu'elles apportaient sur la table des bouteilles de cidre rosé que ces messieurs leur parlaient "en riant derrière la main"... et que c'était de cela qu'ils les remerciaient.

Allons tout de suite en Angleterre, après avoir à peine dit bonjour à Paris où nous reviendrons. A Londres, se tient le congrès de la fédération des fermières du monde (Associated Country Women of the World). Il y aura peut-être des bonnes choses à apprendre.

EN ANGLETERRE

Pourquoi, partant pour Londres, étais-je moins joyeuse, moins confiante qu'en arrivant sur la terre de France? Il me semblait que je ne m'y sentirais jamais chez moi; et je me demandais, non sans quelque angoisse, ce que j'allais devenir, à ce congrès, au milieu de femmes venues de tous les pays, dans une ville dont je ne connais pas assez bien la langue pour m'en servir avec une réelle aisance.

Il était cinq heures de l'après-midi quand j'y arrivai. C'était l'heure de la sortie des bureaux, des magasins; l'heure où les nurses rentraient les bébés à la maison; et les rues du centre comme celles des banlieues étaient si animées, si grouillantes de monde, que je fus, pour quelques heures encore, affolée de tant de mouvement, et de moins en moins sûre de moi.

D'un hôtel du Kensington Garden Square où j'avais élu domicile, je vis le soleil se coucher sur des jardins bien beaux et bien propres où les monuments d'un symbolisme bien profond étaient attachants, les arbres magnifiquement alignés et les fleurs vigoureuses; puis les agents de circulation, gantés de longues manchettes blanches, étaient si courtoisement solennels que dans le calme relatif du soir tout me sembla plus sympathique et me mit en confiance.

Quand on apprit à l'hôtel que je venais du Canada, on me fit fête en me disant: "Vous recevez si bien notre roi chez vous!"

Par des photos qui seront plus éloquentes que mes paroles, je vous relaterai prochainement des détails de ce congrès.

Mais il me tarde de vous confier un souvenir ému qui restera toujours attaché à mon voyage en Angleterre. Vous croyez peut-être que je vais vous parler de l'abbaye de Westminster... Je m'y suis pourtant bien attardée durant plus de deux heures. J'ai vu parader les "Grenadier Guards" et les petites princesses se promener dans les jardins du château Windsor. Mais ce n'est pas encore ce que je veux vous raconter.

Le congrès durant plus de dix jours, des centaines de familles de l'aristocratie anglaise possédant des maisons à la campagne avaient invité une ou deux congressistes pour une fin de semaine; c'est ainsi que, pour trois jours, je fus l'invitée choyée d'une charmante vieille demoiselle qui avait insisté pour recevoir une visiteuse venant de la province de Québec.

De sa résidence, à Londres où elle vint elle-même me chercher, il y avait bien 75 milles; tout le long du trajet, elle sut découvrir pour me le signaler le détail typique; relatant la moindre note historique, me parlant de la végétation variée, des spécialités de culture régionale, des moeurs des fermiers comme de celles des villageois, après qu'elle eut compris combien cela m'intéressait.

Autour de sa maison abondamment fleurie de glycines, le jardin était magnifique. On ne savait plus s'il fallait parler d'un potager ou d'un parterre: les arceaux ourlés de roses alternaient avec les carrés de laitues d'où arrivaient en surprise des iris merveilleux... à travers les queues d'échalotes et d'oignons;

des pivoines se pavanaient autour des petits pois et toutes les variétés imaginables de dahlias coupaient les rangs bien alignés de pommes de terre et les massifs de groseilliers.

"Nous repasserons au jardin; venez tout de suite à votre chambre" me dit mon hôtesse avec un sourire mystérieux.

Dans "ma" chambre, ce qui me surprit d'abord, ce fut une profusion de fleurs. J'étais touchée de tant de délicatesse. Mais je ne saurais décrire le frisson d'émotion qui me fit soudain battre le coeur quand j'aperçus sur le grand lit à baldaquin une belle couverture tissée à la main au point boutonné, spécialité de La Malbaie. Et je m'écriai avec tant de ferveur: "mais ça vient de chez nous", que mon hôtesse jubilait d'avoir si bien réussi à me faire plaisir. Elle m'apprit que, fille d'un officier de l'armée anglaise, elle était née au Canada — sa famille n'y ayant d'ailleurs vécu qu'une année — et que, il y a dix ans, elle était venue à Québec où elle avait acheté six de ces couvertures. Elle me fit voir toutes les autres chambres de sa maison dont les lits étaient habillés "à la mode de Québec", et me raconta qu'il n'était pas entré une personne dans sa maison, depuis son retour, sans qu'elle ne leur ait fait voir ces souvenirs du Canada.

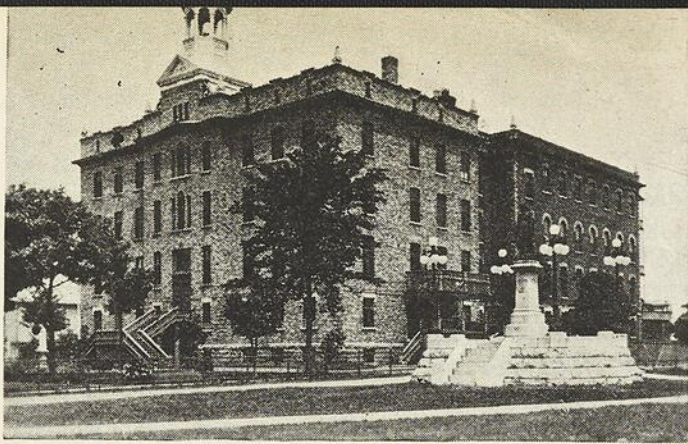
Jamais, je crois, du reste de ma vie, je ne comprendrai mieux que je ne l'ai fait ce soir-là, ce qu'est le vrai sens, profond et éloquent de l'artisanat, du travail spécialisé, lent et patient, portant bien défini et bien marqué le caractère d'une région, d'un pays par le soin de ses ouvriers, ambassadeurs suprêmes.

Et je restai longtemps, avant de m'endormir, en contemplation devant cette merveille "d'étoffe du pays", fixant aussi des petites pièces murales crochétées à la main, venant peut-être de Ste-Madeleine ou de la Pointe-au-Pic, qui me parlaient si éloquentement de mon pays, là-bas, par-delà l'océan, un soir de mai dernier, dans une belle maison d'Angleterre...

ET CHEZ NOUS

Le lendemain, parce que j'avais visité quelques collèges pour jeunes filles, institutions où la culture physique prenait une bien large place, où les gymnases perfectionnés étaient fort achalandés, je pensai à l'une de nos écoles ménagères où le sport du





L'école ménagère de S.-Jacques, (Montcalm)

rouet et de la navette tient beaucoup de monde en bonne santé.

Et durant toute la soirée, je parlai à ma chère amie d'Angleterre de cette école de St-Jacques de Montcalm où j'ai vécu des heures si édifiantes, un jour du printemps dernier. Je puis bien vous répéter tout ce que je lui ai dit... Vous voulez? Alors, suivez-moi.

A Saint-Jacques, donc, une école-type qui a fait ses preuves, flotte partout cette atmosphère familiale qu'on veut de plus en plus donner à tous nos couvents. L'uniforme, (qui sera bientôt, je l'espère, paré de toile du pays), fait oublier l'âge des moins jeunes, mais eut-on trente ans ou à peu près qu'on s'y trouverait quand même chez soi. On n'a alors qu'à faire bénéficier les plus petites de sa sérénité et de son expérience.

A l'heure du catéchisme, des groupes se forment. La "maman" (c'est une élève de l'école ménagère enseignant aux élèves du pensionnat) suggère: "toi, la petite, va chercher le beau livre d'images, et venez, Simone, Thérèse, Jeannette et Francine: à nous cinq!" C'est un jeu de petite mère. Ça fait assez longtemps qu'on est "tanné" des formules froides et incompréhensibles, chantonnées sur un ton de perroquet. Changeons. Et apprenons notre histoire sainte comme un beau conte, un conte merveilleux où nous apercevrons à côté d'une maman de Nazareth qui roule et roule sa quenouille, un petit Jésus qui, après avoir modelé de la pâte à colombes, emplira des navettes pour étrenner, lors de son prochain voyage à Jérusalem, une belle tunique de lin.

"Ce devait être vite fait, une tunique, hein, Mlle Geneviève?" Oui, mais il faut être de son temps. Et la petite qui aimerait que "tout soit vite fait" est pourtant courageuse. Ça adonne bien: c'est elle qui, au cours de coupe, est chargée de prendre les mesures de sa petite soeur. Vous ne croiriez pas qu'elle n'a que dix ans. Dans ses mains, le gallon à mesurer ne fait qu'un jeu: emmanchure, encolure... elle manie tous ces termes avec aisance, et au tableau noir, comme si elle avait habillé bien du monde dans sa vie, elle prépare un patron de corsage. Elle connaît

son affaire. Et cela réjouit bien le coeur de sa "petite mère" et des grandes "mères", les religieuses qui s'effacent, mais ont quand même tout le mérite de cet enseignement.

A la salle de couture, la vie est intense. Il y a du soleil plein les fenêtres; il y en a aussi sous les aiguilles. "Il ne faudra pas le dire, mais mon costume tailleur de ce printemps, madame, je le coupe dans un ancien complet de mon père". — "Pas le dire? Vous tombez mal. Je suis une grande langue; au contraire, je vais le crier partout, ma petite. Et vous, réjouissez-vous d'étrenner un tailleur qui a déjà vécu sous d'autres jours. La matière première ne vaut jamais par elle-même: c'est le travail de l'ouvrier qui l'ennoblit."

Et les tapis? des petits, des grands; des tressés, des crochetés. Aux tresses brunes et vertes viendra tantôt s'ajouter un peu de jaune clair; on attend les résultats de la teinture aux cotons de tabac. Dans une région qui exporte jusque vers le vieux monde des tabacs fins, on ne s'étonne pas, dans une école où l'on pense à tout, par les soins de toutes ces éducatrices si courageuses et si pratiques, que s'utilisent jusqu'aux restants d'une culture par ailleurs rénumératrice. "Vous ramasserez les miettes, toutes les miettes..." a dit un jour, le Christ éducateur.

La pièce murale, là: les beaux grands oiseaux, et le sac à main au petit-point, et le coussin aux marguerites. Je ne voudrais pas avoir l'air d'une commerçante, mais je m'informe... "Non, non, non. Et non. Jamais. Ce n'est pas à vendre. Il n'y a pas de danger que je vous le laisse. L'an dernier, je m'en suis fait arracher un presque de force; ah! bien payé, je vous l'assure, mais j'ai pleuré, après."

Les petites cuisinières — et les grandes! — font des merveilles: on le sait à l'heure des repas. Et aussi, on "s'amuse" à table, comme chez nous: on parle de tout un peu, on se sent amies, amies... avec Soeur Supérieure, avec Soeur Jeanne de France, avec tout le monde.

Et on s'en va à la maison du tissage, là, du côté de la ferme. Quelles mélodies quand la porte s'ouvre si accueillante! Les tisserandes chantent à tous les échos, ma luron, lurette,

Le sport du rouet et de la navette





Une exposition de travaux: tissage, tricot, couture, à Saint-Jacques, (Montcalm).

*"pour la bonne Françoise
qui vient nous visiter,
ma luron luré!"*

Comme si la pauvre Françoise n'était pas la plus heureuse, dans tout cela. C'est le rouet qui chante pour faire l'accompagnement et les métiers qui vont pour battre un rythme bien doux à mon coeur.

"Saint-Jacques" a fait sa réputation en tissage, une réputation qui se soutient de sa propre valeur. On ne sait donc ce qu'il faut admirer le plus: des superbes couvertures frappées, des catalogues de fantaisie, des tissus d'ameublement, des incrustés dont l'échantillonnage au mur est aussi éloquent que celui qui est en voie d'exécution, ou des ceintures de chanoine qui s'allongent sous le ros vigilant et la soie souple.

Ce que j'ai le mieux aimé, et qui mieux que des recettes et des techniques toutes parfaites soient-elles, exprime sans équivoque la mystique de l'école, c'est la présence de cette ancienne élève, (qui avait d'ailleurs tissé son costume de noces à l'école), revenue se joindre à ses compagnes des années passées pour préparer, de lin et de laine du pays tissés de ses mains, son premier berceau. Et quand j'ai parlé d'atmosphère familiale, c'était vrai, n'est-ce pas?

Une façon nouvelle (pour moi, en tout cas) de tisser en haute laine des tapis qui rivalisent de solidité et d'élégance avec des importations est à n'en pas douter une création de cette chère Soeur Irène qui vole d'un métier à l'autre, maîtresse de chaque ros et de toutes les pédales. Elle a beaucoup de fierté à y faire travailler ses petites tisserandes. Petites.

Oui. L'adjectif est à sa place. Elle sont deux, qui ont neuf et onze ans, et c'est une récompense que de venir avancer le tapis de quelques pouces dans leur temps libre.

De merveille en merveille, on croit tout de même être au bout de ses surprises, quand on entend dire: "et maintenant, allons à la ferme".

"Une étable... "des soeurs", disait un jour un agronome, c'est quasiment trop propre; ça n'a pas de bon sens." Celle de Saint-Jacques bat quatre as. Et la religieuse qui en a la responsabilité connaît son... étable. Toutes les vaches ont leur pedigree qu'elle connaît par coeur. Toutes les maladies ont leur remède dans le coin de la pharmacie, avec les grosses seringues à vaccin qu'elle manie elle-même. Comme c'est en mars, et qu'il y a bien des petits veaux qui s'en viennent, elle prépare tout pour les recevoir. A la porcherie, c'est la même sollicitude: les mères fécondes ont de bonnes litières, et au poulailler, il y a un placotage du diable! Vous n'avez jamais vu de poules si affairées, ni de coq plus fier de lui.

Ça a du bon sens en grand!

Ça fait un bon commencement d'ECOLE D'AGRICULTURE POUR JEUNES FILLES, la grande nécessité de l'heure! Je vous parlerai bientôt de celles de Gometz-le-Chatel, en France; de Laeken, en Belgique... Quelle fille de cultivateur sera chez nous, fièrement, la première bachelière en agriculture? Et quand?

Françoise GAUDET-SMET.....



Notre-Dame des Trois Epis, Notre-Dame de Rocamadour, Notre-Dame de Pellevoisin, Notre-Dame de Sion, Notre-Dame de la Délivrance, pèlerinages fameux dont on vous a raconté les merveilles. Les voyageurs qui ont eu le bonheur de les visiter ont conservé la nostalgie de ces sanctuaires qu'on découvre au bout d'une route si longue... si longue... D'autres y ont rêvé souvent. Mêmes les tout-petits réclament les belles histoires de ces pays enchantés. Je vais donc vous entretenir de ces lieux bénits consacrés à la Vierge Marie.

De la Dunkerque Maritime à l'Alsacienne Strasbourg, tout cela n'est qu'un vaste champ dédié à Marie. Tantôt dans la fine dentelure que les sapins cisèlent à la crête des montagnes, le regard découvre un humble sanctuaire en relief et tantôt à l'envoignure des pignons, des Saintes-Vierges naïves, sous des grappes de glycine.

Elevés sur d'anciens champs de bataille pour la plupart, les pèlerinages de France n'entendent plus que les plaintes des âmes aux éternels conflits.

Qu'elle est gracieuse et touchante l'histoire de Notre-Dame des Trois Epis, la voici telle que nous la rapportent les plus anciens documents. Situés dans les Vosges en France, à quelques kilomètres de Colmar, les Trois Epis sont un séjour enchanteur, et le plus pittoresque de l'Alsace.

Par un chemin forestier, un pauvre faucheur, gravit un jour la montagne, pour y couper de l'herbe. Parvenu au sommet du plateau, il aperçut, au pied d'un chêne, un limaçon qu'il voulût tuer, à l'aide de sa faucille. Mais pendant que du manche de son outil, il écrasait le mollusque, il se fit au cou une blessure si grave, qu'il en mourût aussitôt. La nouvelle de cet accident consterna les parents du défunt. Pour manifester leur attachement à l'infortuné faucheur, ils clouèrent au chêne, témoin de cette mort tragique, un tableau représentant Notre-Seigneur en croix, la Sainte-Vierge, et Saint-Jean l'Évangéliste. Ils voulaient par ce moyen, exciter la commisération des passants, et leur rappeler leur devoir de la charité chrétienne envers les défunts. L'endroit où se dressait le chêne fut dès lors appelé la place DE L'HOMME MORT.

Notre - Dame des Trois - Epis

Geneviève BRISSET DESNOS

Peu de temps après, le 3 Mai de l'année 1491, jour de la fête de l'invention de la Sainte-Croix, vers les dix heures du matin, un habitant d'Orbey, (Petite ville d'Alsace) forgeron de son métier, nommé Schoéré, se rendant au marché de la ville, passa devant le chêne, orné de l'image du Souveur en croix. A la vue de ce pieux tableau, Schoéré, homme religieux et craignant Dieu, quitta sa monture, se met à genoux, et récite une fervente prière pour le faucheur. Mais ô prodige! tout à coup devant lui, il aperçoit la Vierge Immaculée, environnée d'une blanche lumière, toute resplendissante de grâce et de beauté.

Dans sa main droite, Elle porte trois épis, s'étalant sur une tige unique, tandis que de sa main gauche Elle tient un glaçon. « Un glaçon! trois épis! voilà quelque chose de bien éloquent, pour des campagnards ». S'adressant à l'humble forgeron, la Très Sainte Vierge lui dit, avec une douceur toute maternelle: « Mon fils, les habitants de cette contrée ont, par leurs crimes sans nombre, allumé contre eux la colère divine. Ce glaçon que tu vois briller dans ma main gauche, est le symbole de la grêle, de la disette, et autres châtiments prêts à fondre sur eux. Toutefois mes prières ont retenu jusqu'ici le bras de mon fils déjà levé pour punir. Si les coupables s'amendent et font de dignes fruits de pénitence, Dieu leur pardonnera et accordera à la terre ses bénédictions et fertilité. C'est ce que signifie cette tige de froment ornée de trois beaux épis de blé, que je tiens dans ma main droite. Et maintenant mon fils, va à la ville, raconte aux habitants de cette commune ce que tu viens de voir et d'entendre. Exhorte-les à quitter le péché; qu'ils fassent pénitence, autrement les châtiments du ciel ne se feront guère attendre. »

Le forgeron dit alors à Marie « Ma bonne Mère, je crains que les mauvaises gens n'ajoutent pas foi à mes paroles ».

« La plupart d'entre eux y croiront, reprit la Vierge, si tu leur fais connaître la signification du glaçon et des épis. » Cela dit, Elle disparut.

Schoéré, tremblant de peur et d'émotion, remonte à cheval et se dirige vers la ville. Les pensées les plus diverses l'assaillent et le tentent dans d'étranges perplexités. Fallait-il parler de l'apparition, faire connaître les menaces du Seigneur, exhorte le peuple à la pénitence? Mais alors n'était-ce pas s'exposer à la risée publique, à être traité de visionnaire ou de menteur? Ne valait-il pas mieux garder le silence? Dans ce cas, ne risquait-il pas de mécontenter le Ciel et d'attirer des châtiments? Le combat intérieur fut long et douloureux. Enfin la fausse honte l'emporte, et Schoéré prend la résolution de se taire.

Cependant notre forgeron arrive à la ville. Ayant fait sa provision de blé, il se dispose à hisser un sac sur sa monture, mais toute sa force ne peut réussir à le soulever de terre. Il appelle un voisin à son aide; leurs efforts ré-

unis demeurent impuissants! Alors Schoeré se souvient des ordres de Marie, et se reprochant son lâche et coupable silence, il se jette à genoux, lève les mains vers le Ciel et s'écrie: « O douce Mère de Dieu, j'ai péché, pardonnez-moi ma désobéissance. » Et, en hâte, il va trouver les prêtres et les principaux de la ville, leur fait part de l'apparition de Notre-Dame, de ses avertissements, de ses menaces, de ses promesses, les prie d'exhorter le peuple à se convertir. Ayant rempli son devoir, il revint au marché et charge cette fois son cheval sans aucune peine. Assuré de la sorte d'être rentré en grâce auprès de la Reine du Ciel, Schoeré s'en retourne joyeux à la maison. Dès lors les prêtres de la ville ajoutèrent foi à la parole du pieux forgeron, et organisèrent des processions... l'image miraculeuse de Notre-Dame.

Les habitants des environs furent instruits du message de la Sainte-Vierge et invités à se convertir.

La prédiction de Marie s'accomplit à la lettre. Tous quittèrent le péché, et recoururent à la mère de miséricorde, attirèrent la bénédiction du Ciel sur leur récoltes et obtinrent en outre la santé du corps. Par contre, ceux qui fermèrent l'oreille à la voix de Dieu eurent à supporter tout le poids des vengeances divines.

L'histoire de Schoeré fit une impression profonde, si bien que la même année les habitants de la ville (Niedermorschwihr) s'empressèrent-ils d'ériger aux Trois Epis une petite chapelle qui, d'après une tradition très ancienne était en bois. Dans cette chapelle, fut enclavé le chêne, témoin des miséricordes de Marie. Le modeste sanctuaire renferme de plus un autel et une statue de la Vierge. (La Vierge des Douleurs) qui remplace l'image primitive attachée au chêne. En tout cas c'est un fait certain, déjà vers l'année 1500, on vénérât aux Trois Epis une petite statue de la mère des douleurs tenant sur ses genoux, le corps inanimé de son divin fils. Elle se trouve au dessus du tabernacle.

Peu après on construisit une chapelle plus belle et plus spacieuse, une pierre encastrée entre le chœur et la nef porte l'année 1493. Cette pierre grossièrement sculptée représente un animal fantastique. A propos de cette pierre on raconte que le diable mit tout en oeuvre pour arrêter l'édification de cette chapelle. Un jour dans sa rage impuissante, il tance, contre les murailles une pierre énorme, arrachée aux flancs de la montagne; on la montre encore aujourd'hui dans le mur extérieur du chœur, avec l'empreinte des griffes infernales, au contact desquelles le silex avait fondu comme de la cire.

Pendant ce temps l'affreuse guerre de Cent Ans battait son plein, promenant dans toute l'Alsace le fer et le feu. En 1632 les Suédois pillèrent la chapelle. Quatre ans plus tard, le sanctuaire, la maison du chapelain ainsi que l'auberge située aux environs furent incendiés par trois valets du régiment impérial. Il ne resta plus que les murs. Toutefois, deux statues de notre Bonne-Mère, échappèrent à la destruction: la petite statue de la Vierge des Douleurs, qui se trouve aujourd'hui au-dessus du tabernacle et la grande statue de Marie avec le Divin-Enfant honorée depuis le 17ème siècle.

Les misérables incendiaires, n'échappèrent pas à la vengeance divine; l'un d'eux, pris d'accès de rage, se précipita dans les eaux du fleuve, le deuxième fut frappé de surdité et de folie, le dernier s'établit non loin de là ou bourrelé de remords il avoua son crime. Malgré les guerres qui ravageaient l'Alsace, les fidèles serviteurs de Marie, n'eurent rien de plus pressé que de reconstruire son sanc-

tuaire tant aimé. Ils furent largement aidés par un chanoine nommé Du Lys, membre de la famille de Sainte-Jeanne d'Arc, ce pieux serviteur de Marie résolut d'employer à l'embellissement du sanctuaire, sa fortune qui était assez considérable.

La liberté ayant été rendue à l'Eglise de France, le sanctuaire de Marie fut de nouveau livré au culte. Le 2 juillet 1804 on y transporta processionnellement les deux statues miraculeuses. La fête fut splendide, les vieillards de cette contrée parlaient avec ravissement de cette solennité, l'une des plus belles dont ils eussent conservé le souvenir, tout le clergé des communes environnantes, était là, pour rendre hommage à sa Reine bien-aimée, et parmi ces prêtres vénérables l'on contemplait avec attendrissement, plusieurs des généreux confesseurs de la foi, portant encore sur eux les marques glorieuses des cruelles souffrances endurées pour la religion. Les fidèles des paroisses, situées à dix lieues à la ronde, s'étaient rendus pour s'associer au triomphe de la Madone des Trois Epis.

Plus tard, quand la plus horrible des guerres, vint transformer la moitié de l'Europe en un vrai champ de carnage, les Trois Epis, situés tout près du front de bataille, furent à maintes reprises le théâtre de sanglantes escarmouches. Plusieurs fois aussi ils furent bombardés, notamment en août et en septembre 1914 et durant l'été 1915. Mais Marie veillait sur ses enfants et sur son sanctuaire et il n'y eut aucun accident à déplorer.

Plusieurs fois les habitants des Trois Epis, et des communes environnantes furent sur le point d'être transportés au-delà du Rhin, au risque d'y mourir de peine et de misère, mais Marie, invoquée avec confiance, détourna toujours cet affreux malheur. Vers la mi-novembre 1918, tout le Haut-Rhin devait être évacué; jamais la situation n'avait été si critique, et voilà que le 11 novembre l'armistice est signé. Nous étions sauvés.

Quant à la statue miraculeuse de Notre-Dame de Pitié, elle fut transportée solennellement aux Trois Epis, le 24 mai 1919.

Laissez-moi terminer cette histoire si touchante de notre Douce Madone par ces belles paroles qu'écrivait en 1804 un témoin des fêtes de la translation. « Or donc, comme la Vierge douloureuse des Trois Epis s'est montrée si prodigue de grâce et de miséricorde en son sanctuaire, avec quelle dévotion ne devons-nous pas graver cette sainte montagne, et visiter la demeure de Marie. Montons-y en esprit, envoyons sur les ailes de la pensée, nos vœux et nos prières à la reine des miséricordes; Elle exaucera nos prières, et nous recommandera à son fils, avec autant de zèle que si nous avions subi les fatigues du pèlerinage. »

Un célèbre artiste Alsacien a publié sur les Trois Epis, une petite légende fantaisiste qui est assurément d'un poète, et que voici:

C'est l'histoire d'un misérable qui aurait jeté une hostie dans un champ de blé. Au lieu de tomber par terre, l'hostie fut miraculeusement reçue par trois épis, et la brise balançait doucement le corps de Notre-Seigneur. Et voici qu'un essaim d'abeilles se mit à façonner autour un ostensor, une chapelle, et les abeilles en bourdonnant faisaient une musique ravissante qu'on vint entendre de tous côtés.

On construisit, à l'endroit où on avait trouvé l'hostie, d'abord une chapelle et plus tard une grande église et un couvent.

GENEVIEVE BRISET DES NOS.



Etude sur la vie réelle

(Résumé des chapitres précédents)

Une jeune institutrice du nom de Caroline Lalande a déserté son village pour aller demeurer à la ville croyant y trouver la gloire et une vie moins austère. Elle n'a rencon-

Caroline ne se souciait pas de démêler quel sens Philippe Dulac avait attaché à son exclamation; elle ne s'interrogeait pas pour savoir si l'Anse-à-Pécot lui plairait; elle ne s'inquiétait pas de découvrir ce qui en faisait une ville noire et basse, ni ce qui ternissait la verdure des arbres, pas plus que ce qui éteignait la joie sur les visages, une chose lui suffisait: elle était journaliste. Elle possédait déjà la fierté de son métier.

Mince, de haute taille, Philippe Dulac avait le front légèrement bombé, un nez aux arêtes bien dessinées et un menton net qui lui faisaient un profil de médaille. Il donnait en tout l'impression d'être satisfait de sa personne. De ses mains surtout, fines et fortes. Le moindre geste démasquait l'intention de les mettre en valeur. Un grand seigneur des romans de Maryan, en exil à l'Anse-à-Pécot, par la faute de quelque ancêtre déchu, et qui regrette ses immenses domaines perdus à jamais!

Auprès de l'homme simple et tout ainsi qu'était Noé Dulac, son fils se révélait, aux yeux de Caroline, un esprit porté à la complication. Et suffisant. Combien suffisant et saturé de sa formation classique.

Toujours tiré à quatre épingles, il n'aurait jamais osé s'accorder un répit. Même poussé à l'extrémité par les plus grandes chaleurs, il n'usait pas du privilège d'endosser un léger gilet d'alpaca.

Sa phrase pleine d'appât lui ressemblait. Là où deux points auraient suffi, elle s'écartait dans les sentiers touffus d'explications inutiles et ne retrouvait jamais la route large de la simplicité. Il avait une forte prédilection pour les phrases-clichés coulées dans le moule du conformisme.

Caroline qui était naturelle en ressentait un vague malaise, mais elle était tellement convaincue de la supériorité de son patron qu'elle s'excusait de son ignorance à elle, en disant:

— Un balai neuf ne balaie jamais bien, vous savez!

Philippe s'avérait un compagnon ordinaire, poli et pas désagréable.

Il tirait une grande vanité de sa bibliothèque. Pas un livre porté à sa connaissance par la rubrique "Ouvrages recommandés" qui n'y prit place. Un jour qu'il ajustait son noeud de cravate devant la vitre, Caroline crut qu'il cherchait un volume et elle s'approcha de lui. Avec condescendance, il sortit un Martin du Gard, un Sweig, un Green et d'un index élégant, il lui en signala deux ou trois autres.

Il en parlait d'abondance. Quand il lui offrit d'en apporter quelques-uns, Caroline fondit de joie à l'idée de frayer avec ces dieux. Cependant elle fut au comble de l'étonnement en constatant que les pages de la plupart de ces livres n'étaient même pas découpées.

De prime abord, elle avait jugé son patron: un homme méthodique. Elle en vint vite à la conclusion qu'il était plutôt un systémier. Un feu de cheminée arrivait-il? On courait au classeur, à la lettre F. Une formule toute prête y attendait son tour de servir. Il en était ainsi de tous les événements ordinaires de la semaine. De sorte que si le journal était facile à rédiger, par contre, la lecture en était fort monotone.

Quelque part, il devait y avoir des gazettes mieux préparées que "La Voix des Erables". Caroline s'attachait à lire et relire les faits-divers des journaux français à sa portée; ils disaient plus en deux lignes que leur journal, dans une colonne et ils lui paraissaient savoureux à côté des

tré sur sa route que déboires et insuccès. Au début de l'été, par une après-midi torride, alors que la misère et la grande chaleur torturaient son esprit, elle tenta de se suicider.

Secourue à temps, après un séjour révélateur à l'hôpital, elle subit un procès expéditif dont elle sort exonérée. Le président de la Cour lui conseille d'accepter une situation chez son frère, Noé Dulac, propriétaire de "La Voix des Erables", à l'Anse-à-Pécot. Etre journaliste, c'est bien le rêve qu'elle caresse. Mais prise de scrupules, elle hésite: « Je ne suis pas journaliste » explique-t-elle. « Vous le deviendrez. Vous serez journaliste ».

Et voici Caroline en route pour l'Anse-à-Pécot. Attirée d'abord par la nouveauté du paysage, elle se lasse vite de la monotonie des terres planes. Est-ce là l'image de sa nouvelle vie? Toute unie, sans peine comme sans allégresse? Elle songe avec mélancolie à son pays élevé où l'ombre tapie au creux des vallons garde, même au cœur de l'été, une éternelle fraîcheur; à son enfance libre, déchaînée, qui n'était qu'un cri de joie.

L'Anse-à-Pécot. Malgré le secours qui lui est venu, Caroline n'est pas encore désintoxiquée. Les jours pénibles ont déposé en elle un limon d'amertume. D'autres pourront oublier. Pas elle. Dans le salon des Dulac, en attendant l'arrivée de Noé Dulac, elle revit en songe son passé malheureux. Un vieillard paraît. C'est lui. Il n'a pas de question à lui poser. Il la conduit à l'atelier où Philippe Dulac doit les attendre.

nouvelles rendues incolores par une rédaction morte. A son insu, une révolution se levait en elle. Pour le moment, elle se contentait de sourire et de mettre des fleurs sur les pupitres, de ces boutons d'or lumineux comme le soleil. Mais plus tard?

— VI —

Caroline n'aurait pas que l'apprentissage de son métier à faire: il lui faudrait se familiariser avec la petite ville. Dans une grande ville où l'on trouve, selon Sinclair Lewis "la généreuse indifférence" on n'appartient à personne; dans un village, on s'appartient, mais dans une petite ville, on appartient à tout le monde. Elle avançait donc à petits pas comme quelqu'un qui cherche à tâtons son chemin dans l'obscurité.

Le typographe n'avait pas voulu laisser à d'autres le soin de dénicher la famille où Caroline logerait: ce serait chez lui, Lauréat Bonneville, pourvu qu'elle ne se montrât pas trop exigeante et qu'elle consentât à donner quelques leçons à sa fille. Les époux Bonneville en vinrent avec Caroline à une entente qui parut avantageuse pour tout le monde.

Mariange Bonneville fut on ne peut plus émerveillée de découvrir en Caroline la jeune personne qui l'avait intéressée dans le train. De son côté, Caroline ne fut pas moins saisie de se voir installée à demeure chez la dame-à-la-petite-bouche.

A peine était-elle entrée dans la maison qu'une petite fille accourut l'embrasser.

— Comment t'appelles-tu?

— Darcinette.

— Pas Larcinette?

— Non. Dar-ci-nette.

- Et quel âge as-tu ?
 — Six ans. Et vous ?
 — Moi ? Vingt-six ans.
 — Nous sommes presque du même âge.
 — Presque.

Caroline refréna un soupir. Darcinette ! Un nom semblable, quel héritage ! Imagine-t-on une jeune femme accomplissant les actes graves de la vie, une vieille femme ravagée de chagrins, répondant au nom ridicule de Darcinette.

Bien établir la ressemblance d'une personne qu'ils rencontrent pour la première fois semble pour plusieurs un rite sacré, comme si quelqu'un ne pouvait pas exister par lui-même sans avoir sa réplique sur la terre. Les époux discutèrent au sujet de Caroline. A qui donc leur faisait-elle penser ? Mariange tenait pour une de ses parentes éloignées ; Lauréat jurait qu'en voyant entrer la nouvelle venue au journal, il s'était mépris, croyant avoir affaire à la femme du docteur Touchette. Et chacun ne voulant pas démordre de sa prétention, Darcinette sauva la situation en affirmant que Caroline était belle comme une image.

Belle ? Les joues de Caroline s'empourprèrent et ses yeux s'allumèrent comme des étoiles au firmament.

La mère entreprit de faire à mi-voix l'éloge de sa fille qui, tout en ayant l'air de s'occuper à autre chose, ne perdait pas un mot de la conversation.

- Elle a, pour le dessin, un grand talent. Un talent naturel.
 — C'est inné chez elle, reprit Caroline.
 Et Mariange, un peu vexée, corrigea :
 — Non, mademoiselle. C'est de naissance.

C'est ainsi qu'elle fut fixée sur le secours intellectuel qu'elle pourrait attendre de ce côté.

Par un curieux réflexe Mariange Bonneville avait pour l'instruction la plus grande considération.

Dès le deuxième soir après son arrivée, Caroline fit la conquête de toute la famille. En entrant elle trouva Mariange affligée d'une migraine qui, disait-elle, "menaçait de lui faire sauter la tête". Caroline l'aida à se mettre au lit, lui appliqua une compresse froide sur le front et fit de l'obscurité dans la chambre. En un rien de temps, elle dressa le couvert et prépara le repas du soir. Quand tout

fut rangé, elle se chargea même de démelier la chevelure de Darcinette. C'était là un problème familial. Mariange persistait à vouloir faire boucler les cheveux rebelles de sa fille. Pour y parvenir, elle les mettait, chaque soir, sur des papillotes. L'enfant pleurnichait ; parfois elle geignait, la nuit, et il s'ensuivait des mots entre mari et femme. Caroline se contenta de tresser les cheveux en deux belles nattes qu'elle lia avec des rubans bleu de ciel. Darcinette, la première, fut ravie de sa nouvelle coiffure. Et c'était à qui l'en complimenterait le plus. Le lendemain, Caroline entendit Mariange qui disait d'elle :

— C'est instruit dans toute la force du mot. Et capable sur tout. Quand on dit : tout.

La ville se trainait sous la chaleur. Vers le milieu de l'après-midi, le temps se rembrunissait. Tous et chacun souriaient à l'espoir de voir la pluie apporter quelque fraîcheur. Mais, comme par enchantement, des trous bleus perçaient l'épaisseur des nuages, ils les effilocheaient et bientôt il ne restait plus qu'un ciel serein. Le beau temps durait.

Un samedi soir, Lauréat rentra, fourbu.
 — C'est le bout, dit-il. Demain on va à la pêche.

Il fut bien convenu que Caroline serait de la partie.

De bon matin tout le monde fut sur pied. Au dire de Mariange, il faisait une température exemplaire. A peine un souffle de vent, pas de mer, un temps couvert qui exciterait le poisson à mordre, que pouvait-on souhaiter de mieux ?

Après une messe matinale, ils se mirent en route vers le bassin où le yacht de Lauréat était amarré. Il en enleva la bache et ils appareillèrent. Les deux femmes avaient installé le panier à provisions à l'abri ; elles prendraient place sur la banquette du fond, avec Darcinette qui à peine assise se mit à tapoter l'eau. De l'huile flottait en faisant des taches irisées. Une odeur douceâtre y régnait et l'engin ne répondait pas aux manoeuvres.

Le canotier sur le derrière de la tête, Lauréat suait à grosses gouttes et ne parvenait pas à faire décocter son embarcation. Des rentiers qui fumaient paisiblement leur pipe, sur un banc, au bord de l'eau, lui donnaient des conseils ; d'autres le taquinaient :

— Il a pas attrapé le va-vite, ton yacht, à matin, Auréat ?

Mariange, mortifiée dans sa vanité, prenait la défense de leur bateau ;

— Un yacht de première classe. Mais, un deux-temps, c'est si capricieux.

Lauréat, était sur le point de se décourager, quand on entendit : une pétarade, deux pétarades, une série de pétarades. On démarrait.

Le large, l'air âcre qu'on avale à grandes lampées, l'embrun qui enperle les cheveux, tout conquit Caroline.

Pendant une heure, ils suivirent le fleuve agité puis ils s'engagèrent dans une belle rivière tranquille dont les méandres serpentaient à travers la plaine couverte de fleurs violet-monseigneur. Caroline s'enquit de leur nom. Des queues-de-renard ? Mariange se mit les mains en porte-voix pour mieux interroger son mari. Il fit signe qu'il ne comprenait rien, en montrant l'engin dont le bruit étouffait les paroles. Et elle régla la question :

— C'est tout bonnement des bouquets rouges.

Caroline ne pouvait pas tout regarder à la fois : les oiseaux qui croisaient au ciel, une alouette qui se mirait, les ormes géants, déracinés par la glace, qui baignaient leurs racines au vif et partout la frange des joncs, garniture des berges. ...

Après un bout de temps, ils entrèrent au ralenti dans un chenal d'à peine quinze pieds de large. Darcinette s'exclama à la vue d'une sarcelle qui voyageait, à l'eau claire, avec sa famille. Mais la sarcelle avait perçu la venue de l'homme.

— Vite, mes enfants, sauvez-vous dans les joncs. Le Monstre approche, celui qui tue les oiseaux.

Et les petits nagèrent à leur force vers une talle de joncs qui ne les cachaient même pas ; tandis que la mère pour attirer le Monstre loin des petits s'offrait en holocauste. Elle se jeta en avant du yacht à une dizaine de pieds. Elle ne fit qu'effleurer l'eau et se rejeta à dix pieds plus loin. Quand elle crut le danger passé, elle s'éleva en un vol triomphant et retourna à sa couvée intacte.

Toutes ces choses neuves se gravaient dans l'esprit de Caroline. Philippe accepterait-il qu'elle en fit un billet ?

Elle le lui demanderait dès le lendemain.

(à suivre au prochain numéro).

Germaine Guévremont.

(Reproduction et adaptation radiophonique réservées).

40e Exposition de la vallée du St-Laurent

LE NOUVEAU PARC DE L'EXPOSITION SERA POUR VOUS UNE REVELATION

TROIS-RIVIERES du 20 au 25 Août

tenue sous les auspices de

L'ASSOCIATION DE L'EXPOSITION DES TROIS-RIVIERES, LTEE

J. B. Loranger, président
 B. J. Trépanier, vice-prés.

J. A. Trudel, sec.-trésorier
 Chs-Ph. Rocheleau, sec. des courses

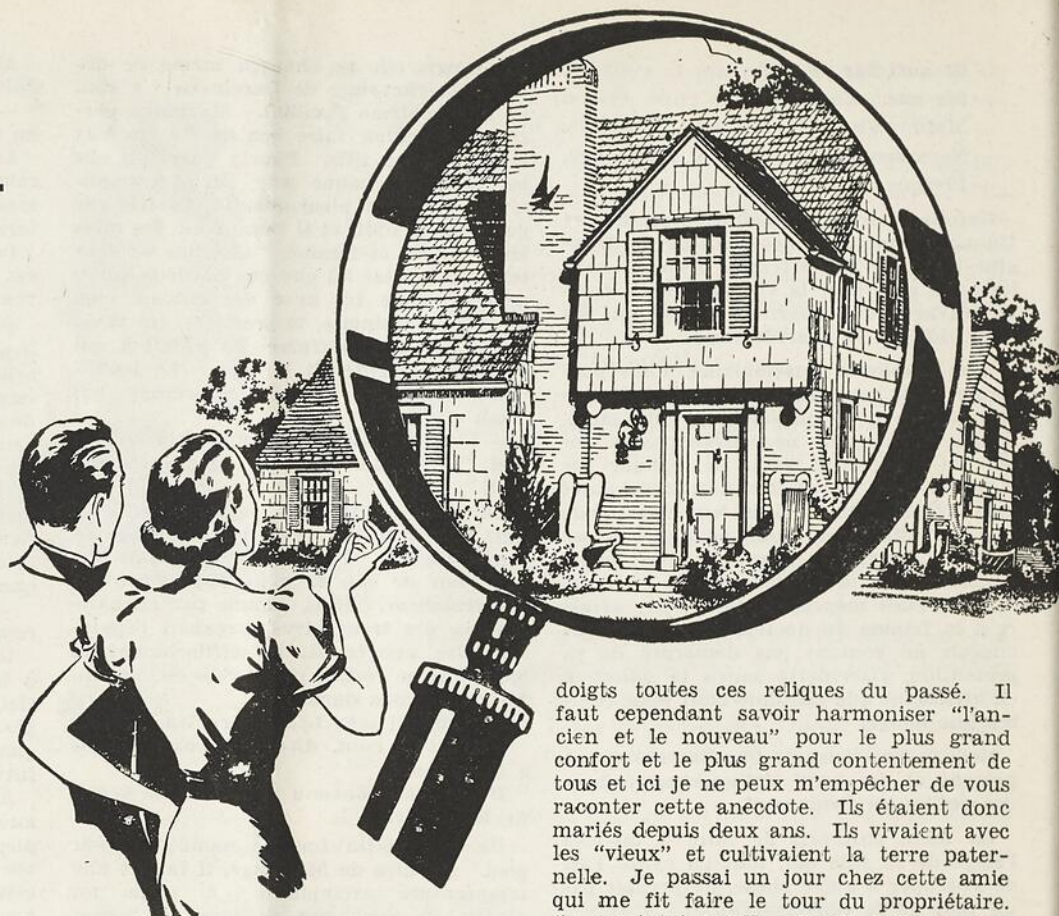
Gaston Panneton, ass. sec.
 Dr J.-H. Vigneau, gérant

A l'occasion de la grande exposition de la Vallée du Saint-Laurent, visitez la ville historique et moderne de Trois-Rivières.

La maison de campagne

Rina LASNIER

Causerie donnée au poste
RADIO-CANADA
programme du Réveil Rural.



Quitter la fraîcheur tranquille de sa maison de campagne pour venir en parler à la ville c'est presque une ironie. Puis, est-ce bien là le sujet d'une causerie? Peut-on toucher à la beauté sans la déparer, à l'intimité sans la profaner?

Cependant il arrive que l'habitude tisse autour de nos plus précieuses richesses de ces voiles ternes qui les décolorent ou les oblitèrent. On a alors besoin de quelqu'un qui sache s'émerveiller, redonner son prix à chaque trésor et nous rendre ces biens perdus. Reconnaissons donc aujourd'hui la douce aventure de la maison de campagne où nous avons passé notre enfance, peut-être toute notre vie.

Qu'importe que cette maison soit de pierre ou de bois, grande ou petite, il suffit qu'elle s'ouvre aux quatre coins du ciel et garde encore quelque chose de nous. Il suffit, comme le disait Jammes, que le bonheur l'entoure comme une eau bleue entoure exactement une île.

Abandonnons-nous donc au charme des souvenirs proches ou lointains et rappelons nous d'abord la beauté sereine des matins à la campagne. Vous souvenez-vous de ces réveils dans une chambre au parquet glacé qui défend de la flânerie? D'un pied allégre on court vers la fenêtre, on rejette les persiennes de chaque côté et d'un seul coup on retrouve la splendeur que Dieu donne aux choses ordinaires. Le soleil embusqué triomphe calmement des brumes ébouriffées. Les troupeaux ruminent dans les prairies trempées. La rosée roule sur les feuilles, brille sur les roses, étincelle sur les trames quasi immatérielles des toiles d'araignées. O! heureux qui voit sous les branches crouler la neige des pommiers!

Heureux qui voit la même hirondelle dans le même nid, la même vigne sur le même mur, la même fraise au même frai-

sier sauvage. Heureux qui se réjouit de la couleur verte de l'herbe sans odeur, sans fruit, partout étalée comme une incessante bénédiction. Heureux qui sait, avec Jean Rimbaud, qu'à chaque matin avec l'aube qui coule la grâce est offerte à tous de reprendre la route avec Dieu. Heureux qui comprend la courageuse rectitude du raidillon et accepte dès la première heure la dure consigne du travail. Celui-là arrive à l'intimité du soir ayant à l'avance mérité sa part de joie.

Quand le jour a échappé son lourd fruit d'or au fond de l'horizon, le jardin de fleur en fleur s'anuite pour mieux embaumer, les hommes reviennent des champs dans le brimballement des grandes charrettes, la terre entre dans l'ombre avec toute sa gloire, la maison reprend ses doux hôtes pour défaire leur fatigue et les réunir autour de la lampe qui tremble comme une étoile qui va filer. Alors attablés, coude à coude, comme on se sent attachés à cette maison, aux siens, et à Celui qui ménagea tant de saine félicité. Fortement liés par ces fines et profondes racines qui rattachent au pays et aux traditions. Il faudrait enlever à ce dernier mot tout ce qu'il suggère de désuet, de grisailleux, de figé. La tradition n'est pas la transmission de gestes, de pensées aussi respectables qu'inutiles et paralysantes, c'est le contact vivant et quotidien avec l'âme des ancêtres. On retrouve un peu de cette âme dans le domaine héréditaire, dans cette forêt, dans ce champ amélioré, sanctifié par le labeur des aïeux, sous le toit effleuré par un arbre séculaire, dans le ronron du rouet au fuseau duquel s'enroule encore de blanches effilochures semblables aux cheveux d'une aïeule, dans ce ber balancé au rythme de tant de coeurs maternels. Oh! comme sont douces et lisses aux

doigts toutes ces reliques du passé. Il faut cependant savoir harmoniser "l'ancien et le nouveau" pour le plus grand confort et le plus grand contentement de tous et ici je ne peux m'empêcher de vous raconter cette anecdote. Ils étaient donc mariés depuis deux ans. Ils vivaient avec les "vieux" et cultivaient la terre paternelle. Je passai un jour chez cette amie qui me fit faire le tour du propriétaire. Je constatai qu'elle n'avait presque rien acheté mais par je ne sais quelle magie la vieille maison était transformée. Un clair rideau, une fraîche carpepe, un peu de peinture donnaient un air de fête à chaque pièce. Elle me conduisit devant une porte soigneusement close et j'imaginais déjà l'antique "salon" consacré à la pousière, à l'ombre, et aux fruits en hiver. La petite fermière se tournant alors vers moi me dit: "Ici c'est mon royaume, ma folie, le seul luxe que je me sois payé depuis mon mariage. Je devinais maintenant un ameublement ultra-moderne, des couleurs criardes, des bibelots banals et je songeais, "dommage, cela gâte tout le reste". Comment cacher ma déception? Lorsque cette amie tourna la poignée, à mon étonnement j'aperçus la plus coquette pouponnière dont une maman puisse rêver. C'était vaste, ensoleillé, presque aérien tant chaque chose chantait l'amour et la vie. "Vous savez, confessa la jeune mère, mon mari s'opposa d'abord à ce bouleversement, pensez donc, sacrifier le salon de famille! Puis, peu à peu, il a cédé à mon désir tenace de préparer un nid douillet à l'enfant. Alors il a lui-même confectionné les meubles et je me suis chargée du reste. Aujourd'hui il est ravi de mon idée car bébé possède une magnifique santé. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un beau sourire vaillant, la pouponnière servira plus d'une fois". Je me taisais mais j'admirais le bon sens de cette charmante campagnarde qui abolissait la vaine coutume du salon pour continuer, plus tendre, plus éclairé, la tradition des berceaux. La vraie tradition en effet se reconnaît à ce qu'elle est faite de vertu et de solides qualités. Une des plus aimables coutumes de la vie rurale est celle de l'hospitalité, pont jeté entre le passant et l'île heureuse de ma maison de campagne.

La table paysanne réunit largement et sans distinction le pauvre, les engagés et la famille. Recevoir, pour le campagnard, c'est donner une part de soi, c'est faire acte d'individualité; ce n'est pas remplir une formalité ennuyeuse dans un club ou un hôtel. Le pain paysan a la saveur du pain des anges car il est pour ceux qui le mangent une sorte de communion. Ah! comme ils ont faim de ce pain ces citadins d'ascendance terrienne garés dans les villes où tout leur est mesuré, air, lumière, repos; où il ne leur reste du sol natal qu'un peu de terre grise dans un pot débordé de plantes poussièreuses. De misérables plantes qu'on voudrait transplanter dans la glèbe molle... des petits-fils, des fils de paysans qu'on voudrait ramener à la maison ancestrale. Une secrète nostalgie rôde au fond de leur coeur, surtout lorsque quittant le bureau ou l'usine, ils retombent dans la solitude inféconde de la foule et plus tard au sein d'une famille qui n'a rien d'unanime et se réunit rarement au complet. Chacun a son petit monde à soi, ses propres soucis ou plaisirs qu'il tait parce qu'il n'a pas le temps d'en parler, parce qu'il ne partage ni l'occupation ni les loisirs de ses frères et soeurs. Si au moins on laissait des ailes à ces déracinés. Si on se rejoignait au-dessus de la cité dans l'intimité choisie de la prière en commun. Hélas! les gens des villes entrent au logis si harcelés, si éternels qu'ils n'aspirent plus qu'à la fuite d'eux-mêmes. Comment se recueillir, se posséder dans la musique étourdissante des radios voisins, dans le tapage assourdissant de la rue. Ainsi ces foyers sans contact, sans heurt, laissent s'éteindre le feu intérieur, cette lampe allumée sur la table qui suscite les conversations où l'on se livre et les silences où l'on se lie.

Là-bas à la campagne, la nature a livré tant de merveilles à contempler que la pensée s'élève spontanément vers le crucifix ou l'image de la Sainte Famille. Après la détente des pipes allumées et réallumées, on se met à genoux dans la cuisine allégée des brûlures de midi. La pièce se solennise avec le signe de la croix et le déroulement des Ave sourdement répétés. Chacun ôte de dessus son âme le poids du jour comme on ôte un vêtement souillé. Appelé par cette prière qui est plutôt une acceptation qu'une supplique, Dieu descend cueillir l'immortelle moisson. Il cueille la peine tapie au fond des yeux fermés, le désir inexprimé du coeur soumis, le brisement des paumes meurtries. Il descend et bénit l'héroïsme simple de la fidélité. Au dernier ainsi-soit-il les marmots prennent la rampe et lourds de sommeil gagnent leur lit. Les aînés prolongent la soirée assis sur les marches du perron. Si le promis vient courtiser la promise, il aura pour elle :

"à peine un sourire",
 "pas même un compliment".
 "Ils s'aiment tendrement",
 "A quoi bon se le dire?"

Les sentiments restent atténués, réservés dans leurs dehors comme cette couleur bleue de la nuit faite d'apaisement universel.

Les parents échangent des propos avec la confiance nue de l'anneau des lointaines épousailles. Les vieux qui se sont



No 4050 P.F.

LES NOUVEAUTES DU MOIS

Pour faire un cadre-souvenir, ne seriez-vous heureuse, madame, de broder de vos mains, en brun sur lin naturel, le portrait de notre bien-aimé Pape?

Pour 20 sous, à PAYSANA,

vous pouvez avoir le patron No 4050, grandeur 12 x 16, décalquable au fer chaud.

Et pour 16 sous, PAYSANA vous enverra un très précieux cahier — No 131 — de modèles de dentelle d'église: motifs religieux pour nappes d'autel, rochets, bas d'aube, etc. Le cahier n'existe qu'en anglais, mais les dessins en noir et blanc s'expliquent très bien d'eux-mêmes et plusieurs de ces modèles pourraient aussi servir pour broderies au point de croix.

donnés à rente, ne se réservant qu'une chambre et un peu de linge, se livrent à la quiétude de leur modeste idéal.

Ainsi liés par l'humble amour qui se donne et adhère, par les mêmes renoncements, le même espoir que meut et soutient une foi impérieuse, par l'odeur du sol et de l'air, par ce don quotidien de soi qu'on refait autant de fois qu'il y a de besoins à accomplir, nul ne songe à quitter la maison car quitter cette terre pleine de sucs, cette maison pleine de grâces, serait mourir soi-même. Nul ne quittera la maison parce qu'il y sera retenu par la noble fierté des souvenirs et surtout par l'amour d'une femme... amour simple et fort comme la toile du pays.

Un de nos premiers ministres exposait cette belle vérité devant les ontariennes: "La maison de campagne, disait-il, est le rempart de la nationalité, la digue opposée à la pénétration étrangère, au luxe moderne et aux idées subversives. Le secret de la conservation du foyer canadien dans toute sa simplicité, sa beauté, son intimité, est le don de la femme. Mère généreuse, maîtresse de maison supérieure, la Canadienne inculque à ses fils et à ses filles tous les préceptes d'une forte éducation chrétienne et toutes les traditions d'une société d'élite. Comme on l'a dit d'elle: 'Elle fait de la création d'une famille une oeuvre de devoir et d'orgueil'".

Rina LASNIER.



La prise d'eau communale

Je vous trouve, Madame, assise, sans doute, sur votre petit bout de véranda, vous balançant à toute allure au gré de votre chaise berceuse, goûtant un instant de fraîcheur et de repos après une journée bien remplie, et qui sait ? rêvant peut-être... Rêvant, cela va de soi, au pays lointain dont vinrent nos ancêtres... à la vie de nos frères et sœurs, les paysans de France. Bien des fois vous avez laissé à votre goût la fantaisie de courir ainsi vers l'inconnu. Ce beau voyage dont vous avez nourri vos courtes méditations au milieu des pressantes occupations de votre vie, mais, si vous voulez, nous pourrions le faire ensemble... ce soir... tout de suite, si le cœur vous en dit, ce qui ne vous empêchera pas de continuer à vous balancer devant votre jardin de giroflées et de pois de senteur, et de garder l'œil sur vos petits. Croyez-moi, c'est peut-être encore la plus agréable façon de voyager. Partons donc (comme ça, voyez-vous, vous n'avez même pas besoin d'avertir votre mari), et, d'un seul effort, transportons-nous dans quelque petit village du Languedoc, tiens, j'ai l'idée que ce sera au bourg de Castries, dans le rayon de Montpellier, parce que celui-là, je le connais très bien pour m'y être éternisée.

J'y était si bien, figurez-vous, chez deux bonnes vieilles méridionales qui s'étaient prises d'affection pour moi pour la bonne raison que j'étais Canadienne (ce mérite à lui seul servait à couvrir tous-mes-défauts), que je me demande encore comment j'ai eu le courage de le quitter. Il fallait que l'attrait du pays natal soit bien grand. Ces deux bonnes méridionales, pensez-y, m'hébergeaient presque pour rien et se faisaient des scrupules d'accepter la modique somme qu'elles m'avaient d'abord proposée pour chambre et pension, à mon arrivée, et avant qu'elles apprissent que j'étais Canadienne. Lorsque je décidai de passer une deuxième semaine chez elles, elles se concertèrent en bas, dans la cuisine, et à la fin, l'une envoya l'autre me dire : "Cette semaine ce sera la moitié moins cher. Et si vous restez une troisième semaine, ce sera encore la moitié moins".

"Mais qu'est-ce que je paierai au bout d'un an ?" lui demandai-je.

"Oh, alors", fit-elle, scandalisée de ce que je puisse envisager une autre possibilité, "vous ne paierez plus rien. Absolument rien".

Chez les paysans du Languedoc

Gabrielle ROY

Qu'on vienne me dire maintenant que les paysans français sont grippe-sous et qu'ils ne réservent bon accueil qu'aux voyageurs bien munis d'espèces sonnantes!

Et avec ça, j'étais soignée comme une invalide: des briques chaudes dans le lit (c'était en février et les nuits étaient encore froides); une petite chaufferette remplie de braises de sarment sous les pieds, quand je m'assois à ma table de travail; des tasses de tilleul ou de verveine quand je donnais des signes de nervosité, et qu'il fallait avaler, bon gré, mal gré, en ne tenant compte de mes ripugnances. Ca n'en finissait plus.

Mais je vous avais invitée à faire ce voyage avec moi, et voici que je me perds en réminiscences. Où en étions-nous? Ah oui, à notre arrivée au village, par le car probablement — le car, c'est l'autobus — et à notre apparition sur la place au grand étonnement de tout le monde. Nous allons vite nous dérober aux regards curieux, et entrer dans une maison de paysans, au bord de la route. Je sais qu'avec votre curiosité de ménagère vous avez surtout hâte de voir comment est l'intérieur de ces solides et quelques peu monotones maisons grises, à l'air "couvent" avec leurs persiennes de chez-nous! Le feu de sarment dans l'âtre au-dessus duquel on tourne la broche et cuit de délicieuses bouchées de viande, la forme connue des cuivres pendus à la muraille, la silhouette du chat perché sur le fourneau, vont évoquer un décor qui vous semblera vaguement familier. Vous êtes, en effet, par votre vie simple, laborieuse et gaie, très près des paysans qui habitent cette maison, ou une autre toute semblable. Que de choses vous allez vous trouver en commun!

L'amour de la terre d'abord. Il éclate, cet amour vivace, partout au pays du soleil méditerranéen. Un carré de légumes à entretenir à la lisière de la garrigue dénudée — la garrigue, n'est-ce pas, c'est un bout de champ inculte semé de rocaillies — quelques oliviers et figuiers à chérir au cours de leur bien-faisante vie, des vignobles à cultiver, voilà toute la vie de la Languedocienne, pas si différente de la vôtre, comme vous voyez.

A l'heure où vous partez faire la guerre aux "bêtes à patate" ou piocher dans votre jardin, celle-ci part pour sa vigne, à pied, suivie d'une charrette à deux roues attelée d'un bourriquet docile. La charrette repassera le soir, chargée de sarments, de quelques branches d'amandiers aussi, sans doute — j'étais au Languedoc en février et c'est avec cette parure que je l'ai vu — car la Languedocienne aime orner sa maison de fleurs et mettre de la gaieté autour des siens. Elle fera, en revenant, une cueillette d'herbes sauvages qu'elle accommodera à l'huile et au vinaigre; elle a l'esprit d'économie et cette pardonnable gourmandise de varier sa cuisine selon l'offrande des champs et des bois. Ainsi, champignons, herbes fines, cresson du ruisseau, olives mûries au soleil égayeront tour à tour le menu familial.

Au grand jour, vous trouverez encore plus familier le visage du pays. Vous verrez des croix de chemin dressant leur ombre austère sur la route poudreuse de soleil; d'autres encadrées dans les cyprès et à demi voilées. Elles sont bien semblables aux nôtres.

Vous verrez aussi des choses différentes, bien typiques du Languedoc, et qui vous feront sourire. Ainsi, vous croiserez les femmes du bourg, de grands paniers plats sur la tête, se rendant au lavoir public ou au ruisseau. Cela vous étonnera quelque peu, vous qui vous plaignez de ne pas avoir une laveuse électrique mais qui tout de même n'en êtes plus à faire votre lessive au ruisseau. C'est que l'ère de l'électricité est passée sans apporter beaucoup de changements aux corvées

quotidiennes des femmes du Languedoc. Aujourd'hui, comme hier, leur vie se partage entre la culture de la vigne, les vendanges, le soin des bêtes et ce pénible lavage au ruisseau dont je vous parle. Mais ne les plaignez pas trop. Elles accomplissent leur besogne avec tant d'entrain et de joie qu'il y aurait peut-être plutôt une leçon à acquérir. Mais je ne dis pas ça pour vous faire la morale... loin de là. Je vous emmène en voyage heureux et de plaisir... rien de plus.

Et puis, au cas où vous seriez encore, dans la bonté de votre cœur, à plaindre la lessiveuse du Languedoc, je me hâte de vous expliquer qu'elle est rarement seule à frotter au bord du ruisseau. On s'arrange là-bas pour faire ça en bande, vous savez. Et naturellement, l'occasion se prête, comme vous vous en doutez, à l'échange de nouvelles, à plus d'un brin de causerie. Ça finit même très gaiement ces réunions de lessiveuses au bord de l'eau! Ah, si seulement, le ruisseau qui entend tout, nous faisait grâce de quelques nouvelles!... Mais il emporte tout dans un murmure ricaner à n'y rien comprendre.

Et puis, vous ai-je parlé de leur installation au bord de l'eau? C'est ça qui n'est pas banal. Figurez-vous que chaque lessiveuse se place dans une petite boîte de bois, bien au bord du ruisseau, ayant à sa portée, une grosse brosse à longs poils durs et serrés, un morceau de savon du pays, un battoir, et sur le devant de la boîte, une tablette de pierre sur laquelle elle étend le linge pour lui faire subir tous les traitements: celui d'une rigoureuse friction à la brosse, d'un savonnage énergique et d'un refouillage au battoir.

Emprisonnée dans sa boîte de bois, notre lessiveuse peut, comme ça, s'adonner à de vigoureux mouvements, sans crainte de glisser dans l'eau, la tête première. Et ce qu'elle s'y adonne! Si bien que vous n'en croirez pas vos yeux lorsque vous verrez, tout à l'heure, la miraculeuse blancheur du linge claquant au soleil. "Sainte Mère de Jésus!" direz-vous, vous qui aimez tant le beau linge immaculé, "est-ce possible qu'à l'eau froide on puisse en arriver là? ... Ce qu'elles doivent avoir de fortes mains, ces Languedociennes. "Pour ça, oui, Madame... Mais, surtout de l'entrain et de la belle humeur".

La belle humeur! On en voit à chaque pas. Elle éclate partout. Elle fuse continuellement. Deux paysannes se rencontrent-elles à l'ombre du vieux moulin, à la prise d'eau communale, vous entendez, tout de suite, le bon écho de leur joie perler dans la lumière.

La prise d'eau communale! Voilà un autre endroit où je tiens à vous emmener. Après le lavoir public, c'est bien le meilleur bureau de renseignements du village (je dis ça sans malice), l'endroit par excellence pour rencontrer les amies et satisfaire une curiosité bien légitime. Car le publieur ou crieur public ne raconte pas tout hélas!

Le crieur public, dites-vous, comme notre annonceur après la grand-messe du dimanche? Y en a-t-il un par là-bas? Mais oui, seulement il occupe une situation encore très importante, le crieur des bourgs languedociens, et ne se limite pas qu'au travail du dimanche.

De ma fenêtre à Castries, je l'entendais venir, le matin, au son bruyant de ses lourds sabots. C'est le seul ennemi que je me suis fait dans le village; j'ai eu la prétention de vouloir le prendre en photo, et ça n'était pas de son goût. Il s'arrangeait donc pour me tourner le dos en annonçant ses nouvelles.

J'ai fini par me résigner à le prendre de dos. Je me réjouis maintenant de sa ténacité, parce que dans sa pose têtue il entre quelque chose de bien languedocien, du Languedocien piqué au vif par quelque petite question d'amour-propre et enraciné comme pas un dans sa petite rancune.

Que venait-il annoncer sous ma fenêtre? Les nouvelles du pays, quoi!

"Que le gaspilleur marseillais venait d'arriver aux halles avec un stock de rideaux, de dentelles et de tout et de tout". Son expression de finale "et de tout et de tout" couvrait sans doute, une longue énumération et lui épargnait beaucoup de souffle.

"Que l'épicier de Lunel (village voisin) y était aussi (aux halles) avec une grande abondance de marchandise, et de tout et de tout".

Voilà, Madame, vous êtes renseignée. Vous n'avez plus qu'à mettre votre chapeau, saisir votre filet, et aller voir aux halles si le gaspilleur marseillais a vraiment un si beau stock, si le beau poisson qui vient d'arriver réussira à vous tenter. Allons toujours voir, ça ne coûte pas cher.

Pendant ce temps, le publieur continue sa tournée, lance à chaque coin du village, un petit coup de sa trompe pour éveiller l'attention, et toujours sur le même ton, chantonne sa ritournelle.

Mais où en étions-nous? Ah oui, nous allions aux halles. Seulement avant d'y aller, je vous avertis: nous allons soulever beaucoup de curiosité. La curiosité, voyez-vous, est le péché mignon de la Languedocienne. Nous ne sommes pas en Bretagne ici. Personne ne vous laissera passer sans lever la tête et faire sa petite enquête. Il pourrait vous arriver (et ce n'était pas encore si déplaisant) ce qui m'arriva un jour où je passai seule par un petit hameau assoupi au soleil. Une vieille m'avait vue venir... de loin. Pas un diable n'aurait pu, dès lors, l'arracher de sa porte. Près d'une autre vieille sur le côté opposé de la route, elle s'enquit tout de suite, à tue-tête: "Qui c'est CA?" L'autre, malheureusement, ne le savait pas encore; ce qui fait que ma bonne vieille, la première, ne fut pas plus renseignée.

Mais si vous ne voulez pas aller aux halles, nous pourrions faire un petit tour par la campagne fleurie d'amandiers, et finir, comme cela serait bien, par une visite à l'église de quelque village. C'est ça, n'est-ce pas? Partons donc par le chemin ombragé d'oliviers. Nous verrons en route, le vieux pastour (berger) ralliant ses brebis sur le plateau. Nous entendrons, venant de loin, le doux tintement des clochettes, l'aboïement du chien berger, et nous pourrions nous arrêter un temps à l'ombre du vieux moulin à vent en écoutant la chanson du ruisseau qui coule et coule sur le dos mossu des roches.

Plus loin, lorsque nous reprendrons la route, nous passerons quelques vigneron penchés sur la terre brune; nous les entendrons chanter, et cette joie dans le travail achèvera de nous mettre en gaité.

Avant longtemps, nous repèrerons dans la campagne noyée de soleil, un clocher effilé, une de ces jolies églises languedociennes à endurante pierre que je vous ai promise. Nous trouverons à l'intérieur, mais pour ça, il faudrait avoir pris le car et atteint presque les Pyrénées Orientales, de curieuses statues habillées; habillées tout de noir, de velours ou de laine selon des coutumes qui viennent d'Espagne. Ces curieuses vierges dont toute la vie semble se concentrer dans la figure, un visage

(Suite à la page 23)

Le crieur public





DES FRUITS SOUS VERRE

Bella COUSINEAU

Je vous accorde que pour le gourmet, il n'est pas de saveur égale à celle des fruits encore humides de rosée, mais quoi, la belle saison ne dure pas toujours! Après le plaisir de les cueillir sur l'arbre, l'arbuste, la feuille, celui de les manger sous verre n'est pas à dédaigner. — Les petits pots de confiture prolongent les saisons, rattachent un été à l'autre, nous aident à prendre en patience, le mal de l'hiver.

SOUS une mince couche de glace de paraffine, les fruits se conserveront *ad vitam eternam*, si vous savez les y mettre au bon moment. Une cuisson trop prolongée, une cuisson pas assez prolongée et vos confitures sont manquées.

Entendons-nous tout d'abord. Qu'est-ce que de la confiture? Pour les enfants, un prétexte à se barbouiller, mais encore? Selon le dictionnaire Gastronomique, les confitures, obtenues avec des bases invariables qui sont les fruits et le sucre, comprennent diverses catégories, à savoir :

- 1° les **confitures**, proprement dites, préparées par la cuisson méthodique, avec du sucre, des fruits dénoyautés selon leur nature, entiers ou divisés en moitiés, telles les confitures d'abricots, de cerises, de fraises, de prunes, etc.;
- 2° les **gelées**, obtenues avec seulement les jus ou sucs de fruits et une quantité déterminée de sucre;
- 3° les **marmelades**, préparées avec la pulpe des fruits passée au tamis et du sucre.

EFFETS et CAUSES

Les confitures restent liquides

Il y a insuffisance de pectine. Ajoutez de la gelée de pommes.

Les confitures tournent en sucre

Les fruits ne contiennent pas assez d'acide. Faites-les cuire, en leur ajoutant du jus de citron, du vinaigre, de l'acide citrique ou tartrique.

Les confitures moisissent

Les récipients ont été mal fermés. Raclez la surface des pots, couvrez de paraffine fondue.

Les confitures fermentent

La cuisson a été insuffisante, faites cuire.

Le calendrier des confitures

Janvier-février-mars-avril.—Confiture et marmelade d'orange. Confiture de figues sèches.

Mai-juin-juillet.—Gelée de fruits verts, de groseilles, de cassis, d'abricots. Confiture de cerises, de fraises et de framboises.

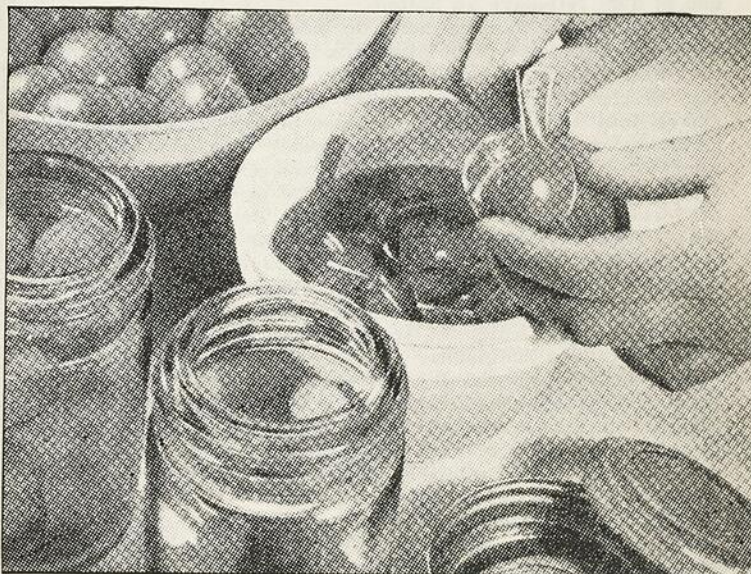
Juillet-août.—Confitures de fraises de bois, de pêches et de melon.

Août-septembre.—Confitures de prunes, d'airelles, de poires. Compote de melon, gelée de carottes, de mûres, de raisin.

Septembre-octobre.—Gelée de pommes, gelée de coings, de tomates. Confitures de concombre, de citrouille et d'abricots secs.

Octobre-novembre.—Confitures de noix et de raisin.

Décembre.—Le temps ou jamais de manger les confitures au cours de l'année.



A propos de CONFITURES

Qu'a donc fait Perrin Lamothe pour que la petite ville de Velaines-en-Barrois, dans la Meuse, vienne de lui élever un monument?

Ce Perrin-là inventa tout simplement au XIV^e siècle, les confitures de groseilles!

Ne souriez pas; cet homme est un bienfaiteur. Et à tout peser, à l'heure du jugement, mieux vaut comparaître comme l'inventeur de la confiture de groseilles que comme celui de la poudre à canon.

La grosse difficulté, à l'époque de Perrin Lamothe, pour réussir la délicieuse gourmandise, était la rareté du sucre. On le vendait au poids de l'or, ou à peu près, et seul l'apothicaire en tenait. Il fallait la confectionner au miel. Et le miel ne se faisait qu'en Provence. Bref, la confiture, était un mets de roi.

Méthode pour faire les confitures

- 1.—Epluchez et pesez les fruits.
- 2.—Lavez-les. Les fruits tendres boivent l'eau avec rapidité; par conséquent, lavez-les à la passoire avant de les utiliser.
- 3.—Ecrasez une partie des fruits dans une casserole pour en faire sortir le jus.
- 4.—Amenez lentement au point d'ébullition et ajoutez le reste des fruits.
- 5.—Faites bouillir rapidement sans brûler, jusqu'à ce que la masse ait la consistance du produit fini. Quand les confitures bouillent rapidement, elles n'ont pas le temps de noircir.
- 6.—Retirez du feu, ajoutez le sucre, en remuant sans arrêt. A mesure que le sucre fond, le mélange éclaircit.
- 7.—Faites bouillir rapidement, mais ne laissez pas brûler. Les confitures sont à point quand elles glissent de la cuiller en feuillet au lieu de tomber en gouttelettes. Les confitures épaississent en refroidissant.

Le sucre

Pour obtenir de bons résultats, employez de $\frac{1}{2}$ livre à $\frac{3}{4}$ de livre de sucre pour chaque livre de fruits préparés. Versez les confitures chaudes dans des bocaux chauffés stérilisés et stérilisez encore dix minutes dans un bain d'eau. Pour se conserver, il est indispensable que le bocal ferme hermétiquement.

Les gelées

Le docteur N. E. Goldthwaite a donné de la gelée, une définition universellement acceptée :

« Une gelée parfaite est un produit de belle couleur, transparent, agréable au goût, que l'on obtient en traitant le jus de fruits de manière à produire une masse qui tremble, sans couler, quand on l'enlève de son moule; un produit dont la texture est si tendre qu'on la coupe facilement avec une cuiller, mais cependant si ferme que les angles retiennent leur forme; un produit clair qui n'est ni sirupeux, ni collant, ni coriace; qui n'est pas non plus cassant, et cependant se casse, avec un clivage distinct qui laisse des surfaces étincelantes, caractérisées. Voilà la véritable bonne gelée de fruits, une substance exquise, appétissante ».

Une gelée est ferme quand les fruits employés sont riches en pectine et en acide, comme les pommes, pommettes, groseilles, oranges, prunes, framboises, bluets. Les pêches, les coings sont riches en pectine, mais pauvres en acide; les cerises, l'ananas, la rhubarbe et les fraises sont riches en acide, mais pauvres en pectine. Le coeur, les graines, la pelure des fruits sont riches en pectine.

Méthode pour faire les gelées

- 1.—Quelques-uns des fruits doivent être à demi mûrs.
- 2.—Lavez les gros fruits, coupez-les en morceaux, ajoutez assez d'eau pour couvrir et faites cuire jusqu'à ce qu'ils soient amollis.
- 3.—Lavez les petits fruits dans une passoire, enlevez les tiges, mettez-les dans le chaudron à confitures, écrasez-les avec une cuiller de bois ou un pilon, faites cuire jusqu'à ce qu'ils soient amollis.
- 4.—Versez les fruits cuits dans un sac à gelée, que vous aurez trempé dans l'eau chaude et tordu. Laissez égoutter toute la nuit. Ne pressez pas le sac.
- 5.—Faites bouillir le jus et enlevez l'écume. Le jus de pommes doit bouillir de dix à vingt minutes, suivant la concentration.

Essai pour la pectine

Mélangez ensemble une demi-cuillerée à table de sel d'Epsom, 1 cuillerée à table de jus de fruits cuits et 1 cuillerée à thé de sucre. Remuez pour faire dissoudre et laissez reposer 20 minutes. S'il se forme une gelée, on en conclut qu'il y a beaucoup de pectine.

Le sucre à employer

Si, dans cet essai, la pectine produit un grumeau qui glisse comme une masse, employez 1 tasse de sucre pour 1 tasse de jus de fruits — cette proportion de sucre convient pour le corinthe et le raisin. Si la masse se divise, employez $\frac{3}{4}$ de tasse de sucre pour chaque tasse de jus de fruits. Si le grumeau est léger et difficile à rassembler, employez $\frac{1}{4}$ tasse de sucre pour chaque tasse de jus de fruits. Le jus de fruits doit être positivement acide.



Pour ajouter le sucre

Faites bouillir le jus et enlevez l'écume. Pour le jus de corinthes et de raisins qui se fait sans ajouter d'eau, il suffit de l'amener au point d'ébullition.

On obtiendra de meilleurs résultats en ne faisant pas plus que 2 pintes de gelée à la fois. La capacité du chaudron à confitures doit être de quatre ou cinq fois la proportion du volume de jus que l'on veut faire cuire, car le jus a toujours une tendance à se répandre en bouillant. Mesurez la quantité de sucre voulue. Comme il ne faut pas que le jus cesse de bouillir en ajoutant le sucre, on fera bien, alors, de faire chauffer le sucre. Ajoutez-le lentement, en remuant constamment pour aider à sa solution. Faites bouillir rapidement jusqu'à ce que vous ayez obtenu l'essai de la gelée. Remplissez immédiatement, jusqu'au haut, des verres chauds, stérilisés. Pour empêcher les verres de casser, mettez-les sur un morceau d'étoffe dans une casserole remplie d'eau chaude. Dès que la gelée est raffermie, passez la pointe d'un couteau bien aiguisé autour du bord de la gelée, et versez de la paraffine chaude sur le dessus, à une profondeur d'au moins un quart de pouce. Ceci a pour effet de stériliser le dessus de la gelée et de sceller d'une manière efficace. Lavez le bocal, étiquetez et déposez dans un endroit frais.

Essai de la gelée

Avec une cuiller froide, prenez un peu du jus bouillant et laissez-le refroidir un peu. Revidiez lentement le jus refroidi dans le chaudron de sirop bouillant; si les gouttes courent et que le tout tend à se coaguler en feuillet, elle a atteint le point de coagulation. On doit verser immédiatement le sirop dans les verres préparés à cette fin.

N'allez pas croire que toute cette science vient de moi et me donner le bénéfice d'essais qui ont été tentés par d'autres. Mais puisqu'ils ont réussi, il n'y a pas de mal à profiter de la science d'autrui.

Et bonne chance !



Avec une robe large... un jupon!

Laurette COTNOIR CAPPONI



3335
SIZES 12-40

2958
SIZES 14-44

Tel que prévu, ici même, en mars dernier, le retour du jupon s'est effectué à grand frou-frou de dentelle, broderies et rubans, pour le plaisir des yeux et de la silhouette si rajeunie.

Nous en avons déniché un joli modèle (2958) que nous nous hâtons de vous présenter. Il offre l'avantage d'être monté en combinaison ou fini à la taille par une étroite bande droit fil. — Le soutien gorge (3335) et la culotte faits de même tissu en sont le complément et en font une parure moderne. Dans un trousseau il faut au moins une demi-douzaine de ces parures et quand on les confectionne soi-même, il est étonnant de se rendre compte de l'économie faite en comparaison du prix d'achat de ces vêtements tout faits, sans parler de la solidité et de la durée. En batiste de coton, en toile fine ou en crêpe lingerie, blanche, rose bleu, vert, pêche, saumon, elles forment une délicieuse collection de frivoles nécessités. Le jupon en taille 36, requiert 2 1/4 vgs en 39". Grandeurs: 14-44. Le soutien-gorge et culotte, en 16, requièrent 1 1/4 vgs en 39". Grandeurs 12-40.

(2578) — La classique "ROBE PRINCESSE" est toujours aussi populaire. Cette fois-ci, elle se présente boutonnée du haut en bas, ce qui permet d'en faire une tunique très "habillée" sur une jupe plus étroite, pour les premiers jours frais... ou une blouse de travail "Couvre-tout" qu'on passe en cinq secs (lisez secondes) et qu'on enlève en quatre. La robe Princesse est une des plus précieuses acquisitions dans une garde-robe, par les possibilités qu'elle représente, voilà pourquoi, saison après saison on la revoit toujours avec un ou des détails inédits. Grandeurs 14-48. Taille 36 requiert 4 1/4 vgs en 39".



2578
SIZES 14-48



(3330) — "Et voici le "clou" de la revue", dirait-on dans le langage des coulisses ou du cirque. N'est-ce pas que cette charmante création Paysana 3330 a du chic. Quelle ressource elle offre avec sa jupe et son corsage séparés qu'on peut porter indifféremment en combinant deux tissus, contrastants de texture et de couleurs, en alliant des imprimés et des unis. Deux robes, faites sur ce patron donneront le service de . . . quatre. Quelle aubaine! Une dentelle gaufrée égayera l'encolure pour les heures d'élégance. Grandeurs 14-42. Taille 36 requiert 3 vgs en 39" avec manches courtes et 3 3/4 vgs avec manches longues.

Quand on se fait autant de jolies robes il faut savoir les protéger pour avoir le plaisir de les porter, alors on se fait de jolis tabliers, en cretonne pour travailler aux menues besognes de la maison, en batiste, pour la véranda où les doigts s'occupent à un léger tricot ou une broderie qui fait oublier la chaleur, et même en mousseline à pois, garnie de fine dentelle pour offrir la limonade à l'heure du

goûter. Ce modèle 2589 est particulièrement simple de coupe, et confortable tout en maintenant la taille et ajustant bien les épaules. Il faut 1 3/4 vgs en 35" et 7 3/4 vgs de bordure ou 8 1/2 vgs de dentelle. Trois grandeurs: petite, moyenne, forte. Broderie E 700.

Puis, il faut songer que les vacances achèvent.

— "Quel rabat-joie vous êtes", m'entends-je reprocher.

— "Je vous présente toutes mes excuses, de vous ramener si tôt à la réalité, d'ailleurs ici-bas tout passe . . . et il faut savoir l'accepter de bon cœur ce qui sera facile si, pour retourner à la classe ou y faire ses débuts maman fait, pour ses fillettes de 6 à 8 ans ainsi que pour la benjamine de coquettes robes en percale imprimée, en mousseline ou en fin lainage, avec manches courtes ou manches longues. Le modèle 2509 est tout indiqué. Avec eulotte, la taille 4 ans requiert 2 vgs 1/2. Grandeurs: 2-8 ans.

NOTE—Tous les patrons Paysana se vendent à 16 sous, et les commandes doivent en être adressées à Paysana, directement, case postale 25, Montréal.

ATELIER

d'enseignement professionnel
de Coupe et Couture

Cotnoir Capponi

Ouverture des Cours le
12 septembre

chambre 214
1231 ouest, rue Ste-Catherine,
MONTREAL

♦♦♦

TOUTE DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS
DEVRA ETRE ACCOMPAGNEE DE
CINQ SOUS EN ARGENT.

L' **A B C** de la couture

(Droits réservés par Mme Capponi)

LE PATRON ET LA MANIÈRE DE S'EN SERVIR

—Épinglez les pièces de dos ensemble, ainsi que celles du devant, puis joignez dos et devant par les coutures du côté et de l'épaule. Placez le patron ainsi "monté", sur vous. Vérifiez s'il correspond bien à vos mesures et à l'idée que vous avez du modèle choisi, ayant soin de poser la taille du patron à la hauteur de la vôtre.

—S'il y a lieu reprenez le surplus de longueur par un pli transversal entre le buste et la taille, et un autre entre le buste et le cou, (à la hauteur de la carure). Ne raccourcissez jamais une jupe par le bas seulement, vous lui enlevez tout le mouvement qui la caractérise sur le croquis, mais faites comme pour le corsage, deux plis environ aux tiers de la longueur et raccordez la couture du côté par une ligne droite des hanches jusqu'au bas.

—Evidemment, vous ne pouvez pas faire un essayage parfait avec un patron fait en papier, mais vous pouvez faire les rectifications importantes.

—Si vous avez les épaules tombantes, il faut remonter le patron à l'épaule seulement, jusqu'à ce qu'on obtienne le résultat voulu; il vous faudra alors échan-crer légèrement l'entournure sous le bras.

—Si au contraire, vous avez les épaules hautes, remonte le patron au milieu, en vérifiant s'il n'y a pas lieu d'ajouter à la base du dos. La couture d'épaule doit toujours être placée légèrement en arrière.

—Si l'encolure a trop d'ampleur derrière, faites quelques plis très fins dans le tissu coupé.

LA COUPE DU TISSU

Placez le tissu bien à plat, puis épinglez chaque pièce du patron. Faites très attention :

- 1°—aux morceaux à couper en double;
- 2°—aux sens: droit fil et biais;
- 3°—à employer toujours du plein biais ou du plein droit fil.

Contournez très exactement la forme de chaque morceau à l'aide d'un trait de craie ou d'un fil.

Indiquez de même les pinces et les points de repère (crans).

Enlevez le patron. Reportez de façon précise les repères sur l'autre face des morceaux doubles.

Bâtissez (faufilez) les découpes et les incrustations s'il y en a. Faites les pinces d'épaules et de poitrines. Passez un fil dans le milieu du dos, du corsage et de la jupe et dans le milieu du devant.

Assemblez les coutures de côté, les coutures d'épaules, en faisant concorder très exactement les points de repère. Fermez les manches. Préparez tous les morceaux séparés: col, ceinture, poches, poignets, etc...

Procédez à un premier essayage. Point capital.

Marquez d'un trait de craie ou avec une épingle la place de chaque rectification.

Passez-y un fil et démontez votre vêtement. Mettez les deux côtés l'un sur l'autre de manière à ce que les rectifications soient semblables de chaque côté, (s'ils sont symétriques).

Le vêtement bien d'aplomb, piquez les coutures et montez les manches.

Le montage des manches est très important. Elles doivent être entièrement terminées avant d'être posées.

Posez-les en respectant strictement les repères. Remarquez que la manche a

trois quart à un pouce de plus que l'emmanchure, lesquels doivent être répartis entre les points de raccord sur le dessus de l'épaule en soutenant le tissu. L'excès de tissu sera trenté au fer, à la patte-mouille sur une "jean-nette".

Pour terminer, procédez à un dernier et bon essayage indispensable.

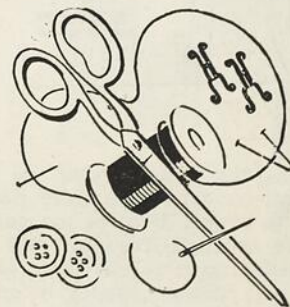
Rappelez-vous que les vêtements que vous confectionnerez, même avec les meilleurs patrons, ne vous iront vraiment bien que si vous avez fait des essayages soignés et judicieux.

Il est très difficile, pour ne pas dire impossible de s'essayer soi-même.

Pour vous éviter cette difficulté, je vous conseille de vous aider d'un bon mannequin.

Si vous suivez bien ces indications, je suis certaine de votre réussite et de votre succès.

NOTE.—Les lectrices sont informées qu'il ne peut être répondu à aucune lettre qui ne contient pas les cinq sous requis pour le timbre, l'enveloppe et le papier, Madame Capponi ne pouvant faire davantage que de vous faire cadeau du temps qu'elle consacre à vous répondre.



Un service nouveau à PAYSANA

« Dis-moi comment tu écris,
je te dirai qui tu es ».

Parmi les arts qui sont mieux connus aujourd'hui que jadis, citons la graphologie ou art de déchiffrer le caractère, le tempérament, les aptitudes, les tendances, les qualités bonnes ou mauvaises des individus par l'analyse de l'écriture. La graphologie est aussi une science qui requiert de longues études et un bon bagage de données sérieuses, logiques et précises. Ne s'improvise pas graphologue qui veut.

Dans une classe où les mêmes élèves apprennent à écrire selon une méthode adoptée pour tous, il est facile et aussi intéressant d'observer avec les années que la calligraphie se met à varier d'un élève à un autre et que chacun créera décidément et façonnera sa propre expression, sa traduction personnelle de pensée. Ceci est dû au fait que l'écriture est en quelque sorte le graphique des idées, la photographie jusqu'à un certain point du caractère de l'individu et qu'elle reflète sa personnalité.

Nous avons pensé que les lecteurs et lectrices de « PAYSANA » seraient peut-être bien aises d'avoir une analyse de leur écriture ou de celle de leurs amis et nous ouvrons à cet effet dans nos colonnes, un courrier graphologique. — Moyennant la somme de \$1, une analyse détaillée sera adressée à toute personne qui en fera la demande. — Prière d'écrire une page entière, sur du papier non ligné. — Adresser: Mlle Marie Dumas, graphologue à PAYSANA, case postale 25, Montréal.



Nos Fillettes

Nos Trésors

Mme Comtois-Chauveau, M.D.



Août s'achève. Avec anxiété, les écoliers guettent septembre qui annonce la reprise des activités scolaires. Les mamans sortent les malles et chaque jour y empiètent quelques morceaux de linge sans oublier de réserver un coin pour les bouquins. Le mois de septembre est triste pour tout le monde; les parents eux-mêmes ont le cœur gros. Qui a jamais aimé les départs? Partir, c'est mourir un peu — Que réserve cette nouvelle année à nos enfants?

Mamans! garnissez bien les valises des petite et des grands. — Etes-vous certaines de n'avoir rien oublié? Les lainages souples et chauds pour la rude saison d'hiver? les gros manteaux? les costumes de sports? l'uniforme, les caoutchoucs, les parapluies? Les patins?... Non! vous n'avez rien omis! Si, vous avez oublié le principal. — Votre grande fillette de 12 ans, votre cher trésor, votre bras droit de demain, s'en va au hasard de la vie, à l'âge de la puberté, ignorant tout de ce qui l'attend. Ne laissez pas à des étrangères ignorantes mal renseignées ou malveillantes le soin de l'initier au changement qui s'opère en elle — changement qui en fera bientôt une femme. Les compagnes plus âgées lui feront des montagnes avec des riens: question de rire. Voyez à ce qu'elle ait bien tout ce qu'il lui faut pour qu'elle ne soit pas prise au dépourvu à l'étranger ignorant tout et n'ayant rien pour se protéger. Elle aura honte et vous en gardera peut-être rancune.

Parlez simplement à votre fille de ces choses simples. Il ne faudra pas qu'elle s'effraie des troubles mensuels: ils font

partie de la physiologie féminine, ou qu'elle rougisse de son buste qui commence à se développer. Expliquez-lui qu'elle aurait tort de porter des mauvais soutien-gorges qui l'étranglent, gênent sa digestion et sa respiration, à part des malformations des seins qu'ils peuvent occasionner. Il faut en tout, partout et toujours lui faire entrevoir puis lui faire connaître la grande mission d'épouse et de mère qui l'attend et à laquelle elle a été destinée.

L'organisme de la femme est beaucoup plus sensible aux excitants extérieurs pendant les périodes menstruelles. Autant que possible, pendant ce temps, il faudra éviter les émotions vives, les exercices violents, les marches prolongées, les trop longues expositions au froid ou au soleil et aux intempéries en général. Supprimer les bains froids.

Il est important qu'elle use de grands soins de propreté quand elle est indisposée. On recommande un lavage bi-quotidien des organes génitaux externes à l'eau tiède et au savon pour prévenir les irritations cutanées qui sont des portes d'entrées pour les infections.

Si votre grande fillette se plaint de douleurs au ventre à des époques régulières et qu'elle n'est pas encore réglée, faites-la voir à votre médecin. Il n'y a rien comme de le voir à temps pour éviter des maux irrémédiables.

Expliquez-lui qu'il faut qu'elle se respecte et qu'elle se fasse respecter. Faites-lui comprendre pourquoi elle doit éviter la compagnie de jeunes filles plus âgées qu'elle et de mœurs trop libres, les liaisons d'amitié avec n'importe quel gamin

du collège ignorant et mal élevé qui contribue souvent à scandaliser ces bonnes petites filles ou à fausser leur jugement.

Résumons. — Instruisons nos fillettes et nos grandes filles — préparons-les à leur rôle d'épouse et de mère tant au point de vue physique qu'au point de vue moral.

PILULES MATERNELLES

CES PILULES AUGMENTENT la sécrétion du lait chez la femme et lui permettent de nourrir son enfant aussi longtemps qu'elle le veut sans avoir ses troubles périodiques. Les pilules maternelles sont efficaces dans cas de dysménorrhée, règles douloureuses, trop abondantes ou trop fréquentes chez les femmes et jeunes filles. Etant composées d'extraits de glandes mammaires, etc., ces bonnes pilules favorisent le développement du buste et son perfectionnement chez la femme et la jeune fille. Demandez à votre médecin de vous prescrire les 100 Pilules Maternelles, ou envoyez \$2.00 en mandat-poste au Dr JOS. COMTOIS, M.D., St-Barthélemy, P. Q., qui vous les enverra affranchies. 33 jours de traitement. En vente à Montréal, Pharmacie Laurent, 2610, St-Jacques, et à Québec, Pharmacies Brunet et Livernois et à la Pharmacie Montréal.



du collège ignorant et mal élevé qui contribue souvent à scandaliser ces bonnes petites filles ou à fausser leur jugement.

Résumons. — Instruisons nos fillettes et nos grandes filles — préparons-les à leur rôle d'épouse et de mère tant au point de vue physique qu'au point de vue moral.

L'art d'être femme

par Madame Flore CHAPUT

de l'Institut de Beauté "FRANCE".



L'hygiène fait, avec raison, la guerre aux produits de parfumerie qui ne sont pas toujours assez surveillés. Il existe des spécialités fort à la mode et qui compromettent cependant, assez promptement, le bon fonctionnement des pores, font perdre aux tissus leur vitalité et amènent des flétrissures et des rides précoces. Il est reconnu que l'abus des fards, des poudres trop parfumées, entrave la respiration cutanée, gerce l'épiderme et provoque des éruptions.

Les cosmétiques ne doivent être ni trop acides, ni trop alcalins; c'est pourquoi il faut surveiller avec grand soin tous les produits que l'on emploie et en user avec modération. Il faut savoir qu'il est, dans le commerce, des cosmétiques dangereux, renfermant — pour ainsi-dire — des poisons pour l'épiderme. Ce sont généralement des produits décorés de titres ronflants à base de choses EXTRAORDINAIRES, presque toujours inconnues de la majorité des personnes qui les emploient, afin qu'il soit impossible de discuter de leur valeur.

Une femme, pas trop jolie, est une sorte de mendiante, qui demande l'aumône à toutes les réclames de la presse: mais il est bien rare qu'elle réussisse à autre chose qu'à s'enlaidir un peu plus, en recourant à mille et une médiocres sauces ravigotes dont elle ne connaît ni la composition ni la qualité. Ne soyons pas trop naïves: la publicité a pour but principal la vente des produits annoncés, et non l'intérêt des personnes qui les achètent.

REPONSES AU COURRIER

DIANE. — N'exagérez pas; la peau cuite et recuite ne se remet jamais complètement; vous resterez avec une peau de "Cow Boy" qui n'a rien de gracieux pour une jeune fille. On peut être à la mode et avoir l'air en santé sans avoir l'air de porter un masque de cuir bruni. Sortez normalement sans vous cacher la figure, mais ne vous exposez pas au soleil plombant dans l'unique but de devenir exagérément bronzée; à vingt-cinq ans, cela n'est pas si mal mais dès que vous atteindrez la trentaine, vous aurez l'air d'en avoir trente-cinq. Votre peau étant naturellement sèche, ne vous lavez pas — ou le moins possible — avec du savon; nettoyez-vous plutôt, tous les soirs, avec une huile nettoyante. Je connais une Huile Orientale que je recommanderais même à une toute jeune fille.

FRANCINE. — Comme vous êtes gentille! J'avoue que je considère de mon devoir de donner des conseils aussi consciencieux que possible; j'estime que c'est une méthode qui comporte toujours sa ré-

compense. — Je suis heureuse que vous ayez obtenu d'aussi bons résultats. Admettez que cela valait bien le montant dépensé et les deux mois de traitements assidus. Evidemment, il faut continuer; pas que le fait d'avoir employé une lotion tonique astringente et une crème anti-rides contribuerait à accentuer l'affaissement des tissus, mais parce que, malheureusement, plus on avance en âge, moins la peau possède de vitalité; par conséquent, il faut être d'autant plus persévérante. Pour l'été, je vous conseille une poudre "Ochre Rose"; c'est une teinte qui se marie beaucoup mieux au teint un peu bronzé.

CORRESPONDANTE DU MANITOBA.

Vraiment, je suis enchantée d'avoir des correspondantes - compatriotes qui me viennent d'un pays aussi éloigné. Il me fera certainement plaisir de vous expédier tous les produits que vous désirez sur réception d'un bon de poste. Puisque vous avez la peau grasse, nettoyez-vous tous les soirs avec une "Mousse au Citron"; elle désincrustera la poussière accumulée au fond des pores; c'est ce qui cause la dilatation, les points noirs et très souvent les boutons. Le matin, appliquez la Lotion Tonique astringente qui contribuera à resserrer graduellement les pores, que vous aurez nettoyés la veille avec la Mousse au Citron. Cette Mousse au Citron éclaircira, en même temps, votre teint.

PJOSETTE. — Mon amie, les rides proviennent tout simplement d'une sous-alimentation de l'épiderme ou, si vous voulez, d'une anémie de l'épiderme tout comme le reste de l'organisme; il faut donc à tout prix tonifier cette peau qui s'affaisse; et pour cela, il n'est pas nécessaire de chercher des remèdes compliqués ou inaccessibles: appliquez tous les soirs — après un bon nettoyage à fond des pores — une bonne crème nourrissante, à base de lanoline, que vous massez très délicatement, et que vous gardez la nuit. Je vous garantis que vous constaterez que votre peau a déjà beaucoup plus de vie, après un mois de ce traitement. Ecrivez-moi et je vous mentionnerai le nom d'une crème anti-rides à base de

lanoline, d'huile d'amandes douces et d'eau de roses; c'est un produit recommandable, même à une jeune femme, afin de prévenir les rides.

ANNY. — Le fond de teint que je recommande ne peut être dommageable pour personne puisqu'il est à base de pétales de roses: ce qui veut dire qu'en même temps, c'est un produit adoucissant et astringent; non-seulement on peut, mais on doit se servir d'un fond de teint, avant d'appliquer un maquillage; c'est le seul moyen de préserver la peau de l'irritation que cause la poudre et d'obtenir un fini lisse et velouté. Je puis distinguer dès le premier coup d'oeil si un maquillage est fait, avec, ou sans "fond de teint", puisque la poudre appliquée directement sur la peau en fait ressortir tous les défauts. Pourquoi ne pas faire vous-même cette expérience en face d'un bon miroir et en pleine lumière; vous verrez comme j'ai raison.

Si vous désirez une réponse personnelle, écrivez à Madame Flore Chaput, Case Postale 25, Montréal. Veuillez inclure une enveloppe et un timbre pour la réponse.

Les écoles ménagères provinciales

461 EST rue SHERBROOKE,
MONTREAL.

Pour tous renseignements, écrire à
madame R. Lacroix, directrice.

Mlle Suzanne Paquette

1200 EST, Blvd SAINT-JOSEPH,
MONTREAL.

Diction française
Lecture expressive — art oratoire.
Cours privés:

CHEZ LES PAYSANS DU LANGUEDOC

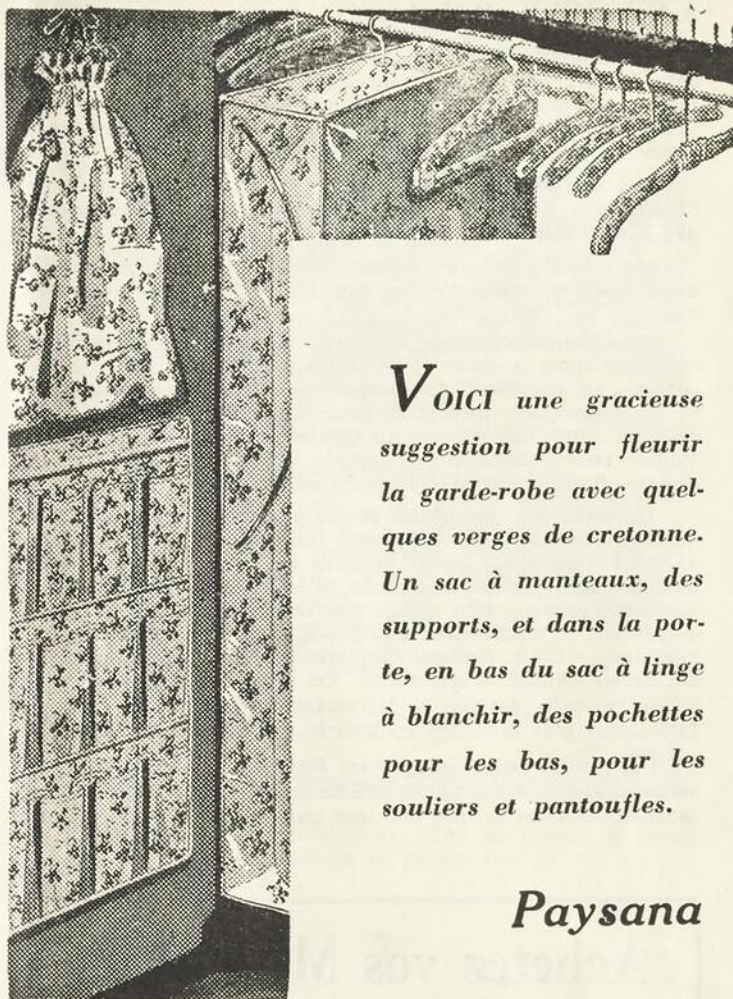
(Suite de la page 15)

étrangement douloureux, vous feront rêver. C'est que la piété et le mysticisme du peuple voisin a façonné ce regard expressif, ces yeux ardents à vous donner l'impression d'être réellement animés.

Quelques vieilles fidèles à la coiffe plate et bien tirée du Languedoc entreront probablement à l'église vers les quatre heures. Vous les entendrez égrener leur chapelet dans un bourdonnement monotone comme les vieilles de chez-nous. Vous verrez leurs doigts rugueux glisser de grain en grain... et ce mouvement pieux, le même ici qu'ailleurs, vous rappellera des souvenirs lointains.

Mais l'heure est douce, la campagne encore belle au soleil déclinant. Si nous revenions. Il est une chose qu'il faut voir à cette heure: c'est la longue procession de charrettes revenant vers les premières lueurs timides du bourg. Toute la paix, le contentement quotidien du Languedoc tiennent à ce spectacle familial mais toujours nouveau. La promesse du repos active le pas des bêtes, celle d'une soupe chaude et des douceurs familiales celui des hommes et des femmes. Tout au long de la campagne teintée de violet, la procession se déroule, attachant symbole du délassement après l'effort, de la récompense après l'épreuve.

Mais, c'est tout à fait comme chez nous, dites-vous, conquise par ce spectacle aux joies de votre village, de votre foyer, de votre petite maison. Eh bien! oui, Madame, c'est tout à fait comme chez nous. A la fin d'un beau voyage n'est-il pas bon de rentrer chez soi et d'y trouver les mêmes douceurs qu'ailleurs, et une raison de plus d'y rester attaché? ... C'est peut-être ÇA le véritable charme du voyage.



VOICI une gracieuse suggestion pour fleurir la garde-robe avec quelques verges de cretonne. Un sac à manteaux, des supports, et dans la porte, en bas du sac à linge à blanchir, des pochettes pour les bas, pour les souliers et pantoufles.

Paysana

1^{ER} AU 9 SEPTEMBRE Exposition Provinciale de Québec

SUPER ATTRACTIONS

COLISEE — 4 AU 8 SEPTEMBRE
CAVALCADE
MUSICALE

avec

La Fanfare de la
Gendarmerie Royale du Canada

REVUE ROYALE
20 NUMEROS DE VAUDEVILLE

Parade de Chevaux Bovins

GAGNEZ un DODGE SEDAN
Toute personne payant son entrée devra garder son coupon d'entrée, lui donnant droit au tirage.

Profitez des taux d'excursion

EXHIBITS

Palais de l'Industrie

Exhibits commerciaux et industriels plus nombreux que jamais.

Palais de l'Agriculture

Concours hippiques — fruits, légumes — Conserves — Conférences — Démonstrations.

Palais Central

Sculpture — Beaux-Arts, Photographie — Tapis du pays. Exhibits des ministères de Colonisation et de l'Artisanat.

Pavillon des Arts Domestiques

Exhibits des Cercles de Fermières et des gouvernements, tricots, tissus domestiques, broderies, etc.

A S.-DAMIEN (Bellechasse)

Notre province connaît présentement un renouveau marqué dans l'enseignement des sciences ménagères. Il faut nous en réjouir, puisque par là se réalise un des principaux désirs exprimés par l'Épiscopat canadien dans la lettre collective consacrée au problème rural.

Ces derniers mois, le Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique a complètement réorganisé les cadres des Ecoles ménagères régionales.

Ces écoles, au nombre de dix-huit dans la province, passent maintenant au rang d'écoles supérieures d'enseignement ménager.

Elles comportent deux sections: la section régulière reçoit les élèves après la classe de 8e année (aujourd'hui, la 9e) et les conduit au **Certificat de compétence es-Sciences ménagères**. Si le programme (théorie et pratique) est bien assimilé, une dernière année donne accès au **Diplôme es-Sciences ménagères**, valable pour l'enseignement comme institutrice spécialisée ou comme conférencière d'économie domestique.

La deuxième section des Ecoles ménagères régionales, dite **Section familiale**, reçoit les jeunes filles ayant fait leur sixième année (aujourd'hui, la 7e) et offre un cours ménager de un ou deux ans. Même les jeunes filles qui n'ont pas fait leur septième, peuvent être reçues pourvu qu'elles aient au moins quinze ans et manifestent des dispositions pour les tâches domestiques. Cette Section familiale est la catégorie préférée des Ecoles ménagères régionales. On y prépare les jeunes filles à une vie belle, joyeuse et rayonnante au foyer. On veut en faire, pour plus tard, des épouses et des mères accomplies.

Dans leurs deux sections, les Ecoles ménagères régionales assurent une formation complète de la personnalité. Toutes les facultés, tous les talents ont leur part. A une solide culture

de l'esprit s'ajoute un entraînement précis à toutes les tâches fondamentales de la femme.

Les régions desservies par une école ménagère régionale doivent se compter heureuses.

L'oeuvre du Chanoine Brousseau, à Saint-Damien de Bellechasse, avait été conçue dans l'esprit même qui inspire actuellement les Ecoles ménagères régionales. On y a maintenu une atmosphère et des disciplines parfaitement en harmonie avec les buts visés par les réorganiseurs de l'Enseignement ménager.

Aussi, tout était-il parfaitement au point pour créer à Saint-Damien une Ecole ménagère régionale adaptée à l'esprit du nouveau programme.

La nouvelle **ECOLE MENAGERE BROUSSEAU** inaugurée cette année, offre un édifice spécial aux élèves et leur assure un règlement et un train de vie qui aideront au plein épanouissement des vertus et des dispositions essentielles des jeunes filles.

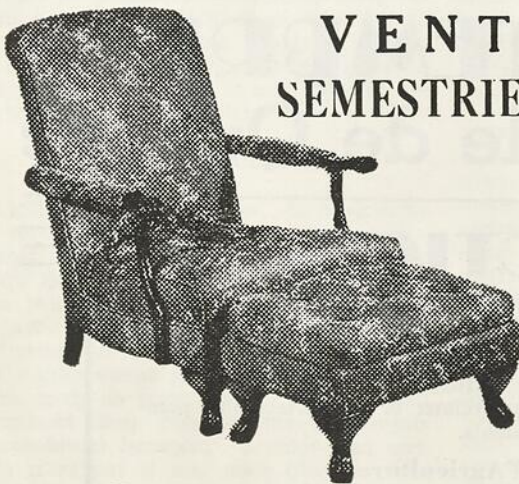
Dans la joie, les élèves apprendront à prier, à étudier et surtout, à travailler bellement et allègrement.

En plus des leçons de formation religieuse, de pédagogie familiale, de langue française, d'arithmétique et de comptabilité familiales, de sciences naturelles, de sciences domestiques, etc..., elles s'entraîneront, par des exercices répétés, aux travaux du ménage, de cuisine, de coupe et de couture, de filage, de tricot, de tissage, d'arts décoratifs, etc...

Il semble qu'on ne peut offrir rien de plus complet, ni de plus alléchant pour une jeune fille désireuse de se préparer une belle carrière d'épouse et de mère heureuse.—

L'Ecole Ménagère Brousseau fournira gracieusement des prospectus ainsi que des détails supplémentaires à toute jeune fille qui en fera le demande.

Achetez vos MEUBLES durant notre VENTE SEMESTRIELLE



- Vastes assortiments.
- Prix avantageux.
- Paiements faciles.
- PAS de DEPOT.
- Jusqu'à 24 mois pour payer.

Dupuis Frères

Montréal

Traitement des altérations du sang par L'EXTRAIT DEPURATIF DES ALPES du curé d'UBAYE.

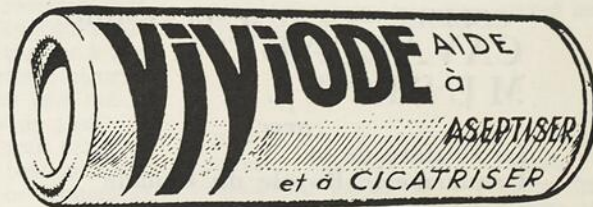
\$2 la bouteille de 14 onces.

La cure journalière à raison d'une cuillerée à soupe avant chaque repas dure trois semaines et ne coûte que QUELQUES SOUS.

Résultats surprenants

En vente à PAYSANA

Commandez par mandat postal.



Tout petit mais très puissant remède.

A tout âge, tout le monde a besoin d'une bonne cure d'iode mais sans: le secret d'une longue vie en bonne santé. Chaque mois de cure VIVIODE améliore votre santé et prolonge votre vie. Contre anémie, ganglions, goitre, boutons, varices, convalescences pénibles, rhumatismes.

Le tube de 30 comprimés avec mode d'emploi :
40¢ ou 3 tubes pour \$1.10

ENVOI CONTRE MANDAT POSTAL

L. LECHIEN

1078, Beaver Hall Hill,

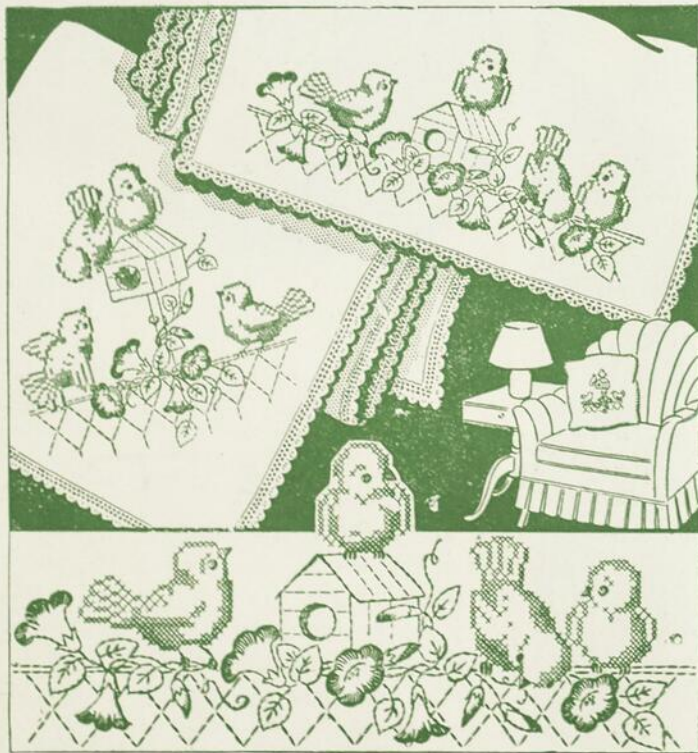
Montréal, Canada.

No 6342 A.B.



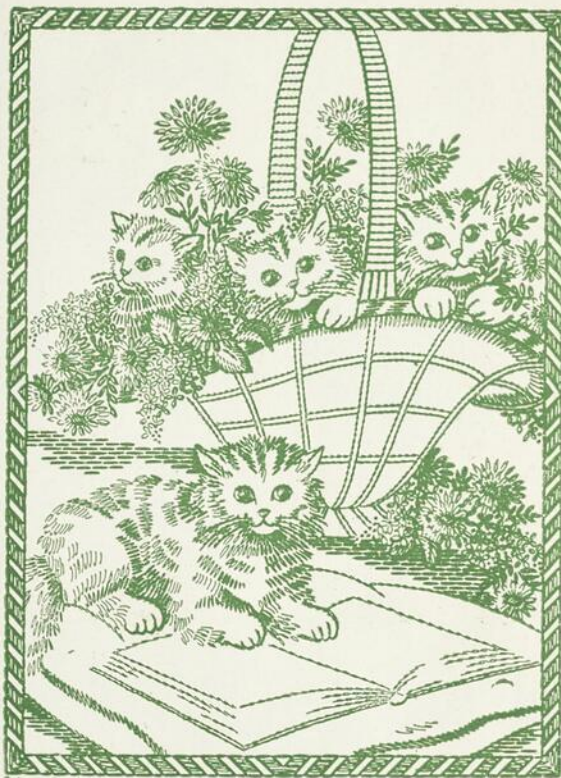
Sur des serviettes, sur des coussins, semez ces petites bonnemes fleuries...

No 2004 A.B.



No 2004—12 différents motifs d'oiseaux pour nappes, serviettes, coussins.

No 6346 A.B.



No 6346—Ces petits chats, vous les aimez? Et vous avez besoin du patron 15 x 20?

No 6113 A.B.



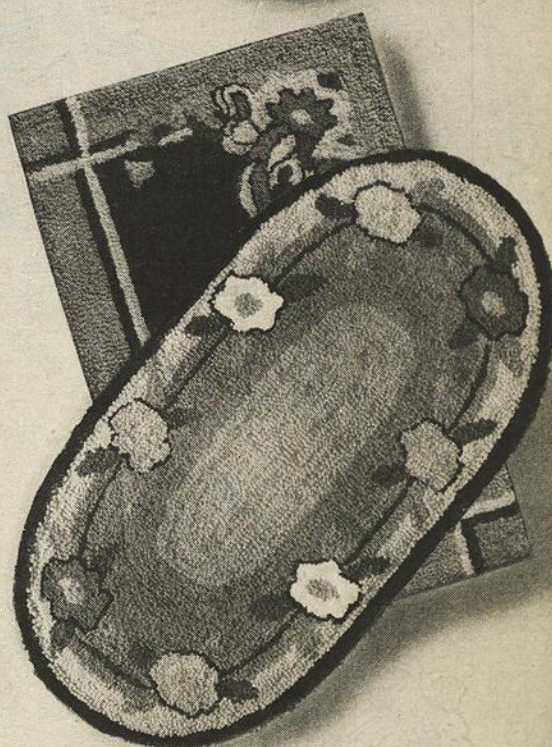
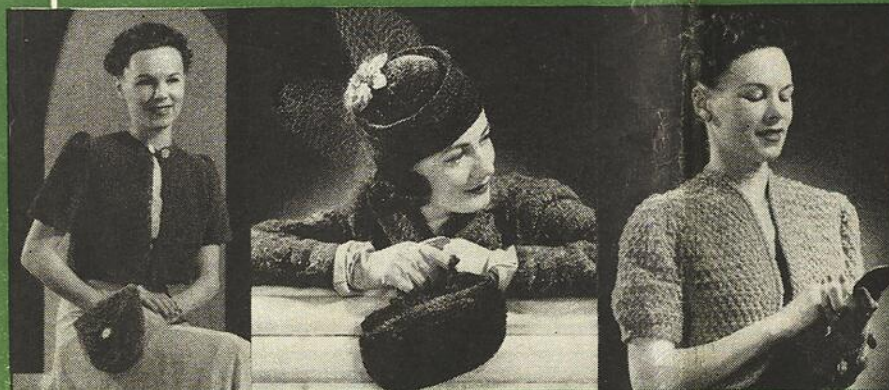
No 6113—6 modèles de serviettes attrayantes.

Tous ces patrons à 20 sous

(décalquables au fer chaud).

Corticelli
MADE IN CANADA

CHENILLE DE COTON



Certes, il y a beaucoup de différence entre un tapis crocheté et des chapeaux, des sacs à main, des gilets et des boléros. Mais cette **chenille de coton Corticelli** peut aussi bien servir pour l'un ou l'autre de ces ouvrages, et vous serez surprise, madame, du résultat merveilleux que vous en obtiendrez. Dans l'un ou l'autre des riches tons pastel que vous recherchez toujours pour vos travaux de fantaisie, vous apprécierez l'apparence soyeuse et chaude de velours fin qui caractérise cette nouvelle **chenille de coton Corticelli**, merveille d'élégance et de beauté.

VOTRE MAGASIN A LAINE OU A RAYON SERA HEUREUX DE VOUS FAIRE VOIR LES ECHANTILLONS.

PRIX
par
balle **15^c**

Belding - Corticelli

Limited

MONTREAL — TORONTO — WINNIPEG — VANCOUVER